

# **AUTOUR DU TRAMWAY**

## **ATELIER VOLUME/INSTALLATION**

# SOMMAIRE

- 5  
« 12.12.12 »  
par Thierry Heynen
- 6  
« Le cabinet des écarts  
singuliers » de Jean-Louis  
Vincendeau
- 7  
Autour du Tramway
- 10  
« L'anthropologie :  
une science sociale  
qui a l'avenir pour elle. »  
de Maurice Godelier
- 21  
« Du terrain à l'évidence  
du lieu » de Jean-Louis  
Vincendeau
- 22  
Jean-Louis Vincendeau :  
• LES FORMES ET LES FORCES  
INTERMÉDIAIRES  
• « DER BILDERATLAS  
MNEMOSYNE »  
D'ABY WARBURG  
• DIRE LA « CARTE  
INTENSIVE DES AFFECTS »
- 34  
« Confrontation » de  
Éric Minnaert
- 36  
PROJETS DES ÉTUDIANTS  
- MATHIAS POISNEL  
- ARTHUR VINCK  
- XUE SHIYAO  
- CÉLINE GÉRARD  
- ROMAIN PANCHOUT  
- LUCILLE BEAL  
- TITOUAN SAINT-MARTIN  
- ASSIA BOUDINA  
- FLORINE PAPLORAY  
- COLIN LEBRETON  
- ARNAUD TOUPET  
- MIKAËL LESUEUR  
- ANNA VOREUX  
- LUDOVIC GUITTARD
- 63  
Remerciements

ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART ET DESIGN  
LE HAVRE - ROUEN

CAMPUS DE ROUEN (SIÈGE SOCIAL)  
186, RUE MARTAINVILLE - 76600 ROUEN  
TÉL. : 02 35 71 38 49 - FAX : 02 32 08 31 03

CAMPUS DU HAVRE  
65, RUE DEMIDOFF - 76620 LE HAVRE  
TÉL. : 02 35 53 30 31 - FAX : 02 32 24 04 38

[www.esadhar.fr](http://www.esadhar.fr)



## « 12.12.12 »

Après avoir disparu de nos villes, le tramway est de retour. Chose surprenante, tous les témoignages venant des villes qui ont connu récemment ce retour du tramway concordent pour évoquer une transformation de la perception de leur ville par ses habitants, voire, parfois, un déplacement des grands axes commerciaux ou centres d'activité. Et au Havre, comment allons-nous donc vivre la ville avec ce nouveau dessin de voies qui traverse la ville ?

Il est bien question ici de grand dessein mais aussi d'un grand dessin dans l'espace qui est à suivre à l'intérieur de ces voitures sur rail. Il est question d'un regard guidé à travers la ville au moyen d'un très long travelling.

Le département art mention espaces spécifiques ne pouvait pas se désintéresser de ce nouveau moyen de traverser et de voir l'espace, mais aussi à ce long moment où toute une partie de la ville a été travaillée, creusée, gravée pour y déposer les nouveaux rails et tout le matériel nécessaire au fonctionnement de la machine. Ce sont les ateliers « Volume/Installation » et « Impression » qui ont conjugué leurs efforts pour faire travailler les étudiants. Jean-Charles Pigeau, François Maîtrepierre et Yann Owens ont conduit les étudiants dans cette aventure avec l'aide de Danièle Gutmann. Plusieurs partenaires ont enrichi le processus de création et de recherche qui s'est mis en place autour du tramway : Caroline Leblond de Systra, l'entreprise en charge de la mise en place du tramway, qui a suivi les projets des étudiants dans leurs différentes étapes, Jean-Louis Vincendeau, membre associé de notre groupe de recherche « Cabinet des écarts singuliers » (Laboratoire ESADHaR RECHERCHE) et expert en jardin, et les anthropologues Éric Minnaert et Maurice Godolier dont la conférence restera longtemps dans les mémoires des étudiants. Ce projet s'est construit également à partir de deux conventions qui ont permis de le structurer : une convention entre le Systra et l'ESADHaR et une convention entre le CNRS et l'ESADHaR.

Le 12.12.12 est une date que tous les havrais ont mémorisée depuis des mois : elle est la date de l'inauguration du tramway, de l'exposition des travaux des étudiants de l'ESADHaR et de la sortie de cette édition. Je tiens à remercier tous ceux qui ont permis la réussite de ce projet qui marque une évolution dans le développement de la ville du Havre.

Thierry Heynen  
Directeur de l'ESADHaR

## « LE CABINET DES ÉCARTS SINGULIERS »

Le Cabinet des écarts singuliers est un sas, une écluse entre la marge, l'indéterminé, la friche et une forme d'expression publique suivie d'une certaine reconnaissance académique et universitaire. Il a été créé en 2007.

Institutions de référence :

- École Normale Supérieure, rue d'Ulm dans le cadre du Département Histoire et Sciences de l'Art
- Ministère de la Culture et de la Communication dans le cadre de la Commission Nationale des Monuments Historiques

Il comporte trois volets d'actions et de recherches :

- Patrimoine, parcs historiques, paysages
- Histoire et Sciences de l'art (théorie)
- Esthétiques nouvelles liées aux jardins contemporains

Missions récentes :

En plus des actions menées au Havre :

- Étude de parcs historiques en Corrèze (DRAC et Région)
- Étude et accompagnement de la restauration du Château de Clisson (DRAC et Région des Pays de la Loire)

Le Cabinet dans ses partis-pris a obtenu le soutien de Jean-Yves Masson, Bertrand Badiou, François Cheng et Claude Louis-Combet pour la littérature, Monique Mosser et Hervé Brunon pour les jardins.

Jean-Louis Vincendeau et Bruno Dietsch.

## AUTOUR DU TRAMWAY

La réalisation du projet pédagogique « Autour du tramway » moyen de transport havrais qui sera inauguré le 12. 12. 2012 intègre parfaitement l'axe de réflexion et production de cet atelier qui propose chaque année une thématique liée à un site construit, spécifique au Havre ou ses environs. Les projets réalisés dans ce cadre ont pour but de révéler l'articulation paysage/patrimoine et de le mettre en valeur par un geste contemporain éphémère ou pérenne.

### NATURE DU PROJET

Cette année, l'Atelier Volume/Installation et l'atelier Gravure ont invité les étudiants des deux sites de l'ESADHaR à produire des réponses plastiques avec pour fil conducteur le chantier du Tramway du Havre.

Les médiums proposés aux étudiants vont de la sculpture à l'installation sonore en intégrant les fondamentaux, tels le dessin, la photographie, la gravure, la sérigraphie et la vidéo.

### SUPPORTS DE RÉFLEXION ET DE PRODUCTION

- L'intégration du tramway dans le paysage
- Le design extérieur de la future rame
- Le trajet par sa géographie, sa longueur de 13 km et ses 23 stations est « la colonne vertébrale » implique les notions de mouvements, de déplacements
- Les machines
- Projet de signalétique, billetterie, points de vente, supports de communication, produits dérivés
- Le mobilier urbain, les abris
- Interventions monumentales urbaines éphémères ou pérennes

### INTERVENANTS EXTÉRIEURS

Une expérience a été proposée aux étudiants, celle de l'anthropologie en invitant ponctuellement Éric Minnaert au fil de l'année scolaire à travailler à nos côtés. C'est en Juin 2011, par le biais de Jean-Louis Vincendeau, responsable du « Cabinet des écarts singuliers » que j'ai rencontré Éric Minnaert aux Beaux-Arts de Paris. Lorsqu'Éric me parlait de ses études de terrain en Océanie, de son théâtre de marionnettes et ombres

chinois... de son enseignement à l'Icart<sup>1</sup>, de l'organisation de concerts dans une ancienne scierie, ce profil atypique d'anthropologue m'a donné immédiatement l'envie de le faire intervenir dans notre atelier Volume/Installation « autour du Tramway ».

Lors de notre conversation est né le projet de s'associer pour travailler ensemble sur le terrain du tramway en travaux pour apporter une autre dimension, celle d'aborder par la réflexion une production plastique en utilisant des médiums communs à l'ethnologie et aux arts plastiques, à savoir le dessin, la photographie, la notation musicale et la collecte d'objets.

Chemin faisant, une convention a été signée en juillet 2011, grâce à Mr Godelier entre le CNRS et l'ESADHaR pour ouvrir la réflexion des enseignants et des étudiants en art et en design à partir de l'outil anthropologique.

Dans le cadre de l'EPCC à travers l'unité de recherche et de création « Cabinet des écarts singuliers » en lien avec le département Sciences et Histoire de l'Art de l'École Normale Supérieure (ENS, rue d'Ulm) animé par Mr Vincendeau par ailleurs expert en jardin auprès de la commission nationale des

monuments historiques, il a été convenu d'une collaboration ponctuelle sous la forme d'interventions sur place (au Havre) et de suivi de recherches; soit une intervention de Maurice Godelier et de deux à trois interventions dans le même sens et la même optique par Éric Minnaert et Jean-Louis Vincendeau au cours de l'année universitaire 2011-12.

Une convention liant le Systra et l'ESADHaR a permis de nombreux échanges et le suivi des propositions des étudiants dans un contexte professionnel durant l'année scolaire, notamment pour les interventions de Caroline Leblond (responsable communication et stratégie SYSTRA).

Par ailleurs les étudiants ont suivi des cours axés sur « le cadre et hors cadre », l'art in situ dans la ville dispensés par Danièle Gutmann, professeur d'histoire de l'art.

Jean-Charles Pigeau et François Maître pierre,  
Professeurs de l'ESADHaR campus du Havre, responsables de l'Atelier Volume/Installation.

1\_ L'ICART est la seule école de plein exercice dont la formation complète en trois ans (de Bac à Bac + 3) confère le titre de Négociant d'art, médiateur culturel, inscrit au Répertoire National des Certifications Professionnelles, titre certifié par l'état. L'ICART propose également deux programmes de MBA hautement spécialisés : "Marché et Commerce international de l'art" et "Ingénierie culturelle et Médiation" (de Bac + 3 à Bac + 5).

## CONFÉRENCE MAURICE GODELIER

Le 17 avril 2012, campus Le Havre.  
« La ville, l'artiste et le sacré »

### PRÉSENTATION

Anthropologue de renommée mondiale, Maurice Godelier demeure l'un des scientifiques les plus impliqués dans le décryptage de notre société contemporaine. Il anime aux Beaux-Arts de Paris un séminaire d'Anthropologie.

**Sur quel principe se sont fondées les sociétés humaines? Quelle est la place de l'imaginaire, du symbolique et du sacré dans les liens qui nous unissent les uns aux autres? Telles sont les questions qui ont guidé la vie de l'anthropologue Maurice Godelier. Quitte à bousculer les grandes théories de ses maîtres, celui qui a débuté sa carrière sous la houlette des plus grandes figures des sciences humaines de l'époque, Fernand Braudel et Claude Lévi-Strauss, n'a jamais hésité, pour répondre à ces énigmes, à attiser la polémique et à remettre en cause les évidences.**



Maurice Godelier, anthropologue © Pierre Verdy/AFP

## « L'ANTHROPOLOGIE : UNE SCIENCE SOCIALE QUI A L'AVENIR POUR ELLE. »

Mon intervention est sous-tendue de deux idées-force : la première est qu'au 21<sup>e</sup> siècle l'anthropologie est et sera plus nécessaire que jamais pour comprendre le monde globalisé où nous vivons et où nous allons continuer à vivre. La seconde est que l'anthropologie est désormais de moins en moins liée à l'Occident, sa terre natale.

L'anthropologie ou ce que l'on appelait autrefois l'ethnologie, est née du désir et de la volonté d'apporter des réponses relevant d'une démarche scientifique à la question suivante :

**Comment comprendre et comment expliquer l'existence de manières de vivre et de penser, de rapports sociaux et d'institutions qui n'ont jamais fait partie de notre propre manière de penser et d'agir au sein de notre société et à l'époque où nous vivons ?**

Cette question ne concerne pas seulement l'anthropologie mais toutes les sciences sociales. L'archéologie, l'histoire, le droit comparé etc. qui ont pour ambition de découvrir comme l'anthropologie les façons de vivre et la nature de sociétés appartenant à des époques plus ou moins lointaines. Mais l'anthropologie est en première ligne dans l'effort pour comprendre l'altérité d'autres modes d'existence parce qu'elle traite de sociétés différentes qui appartiennent à notre temps et dont les membres sont de ce fait des acteurs avec nous de l'époque que nous vivons.

Mais insistons toute de suite sur le fait que cette question : « comment comprendre l'altérité des autres et à travers les autres, reconnaître sa propre singularité » ne relève pas seulement ni même d'abord du domaine des sciences. Cette question s'est posée pratiquement à toutes les époques de l'humanité chaque fois que, pour des raisons et pour des intérêts les plus divers, des individus ou des groupes humains ont été amenés à rencontrer et à interagir avec d'autres groupes humains appartenant à d'autres sociétés que la leur ou à d'autres milieux que le leur au sein de leur propre société. Souvent leurs observations et leurs

explications ont donné naissance à des récits d'une grande richesse ethnographique. Citons en Occident les *Histoires* rédigées par Hérodote<sup>1</sup> qui, exilé pour des raisons politiques, parcourut l'Égypte, la Phénicie, la Perse et la Grèce continentale dont il recueillit les traditions. Citons dans le monde arabo-musulman le *Livre des Exemples* rédigé par Ibn Khaldoun<sup>2</sup> au 14<sup>e</sup> siècle de notre ère et qui parcourut l'Afrique du Nord, l'Égypte, l'Espagne et rencontra Tamerlan dans Damas assiégé avant de mourir au Caire. Citons enfin, après la découverte de l'Amérique en 1492, l'ouvrage de Jean de Léry<sup>3</sup>, *L'histoire d'un voyage fait en terre du Brésil*, paru en 1578. On pourrait citer des dizaines d'autres exemples de ces notes ethnographiques écrites par des voyageurs, des commerçants, des administrateurs, des missionnaires, pas seulement européens, mais aussi arabes, hindous, chinois etc., et ces récits sont des sources à ne jamais négliger même s'il faut évidemment savoir en interpréter les données

Bref, l'anthropologie a ses racines profondes au-delà du champ des sciences. Elle s'enracine dans la vie concrète des sociétés. Mais sa naissance en tant que discipline nouvelle venant prendre sa place parmi les sciences sociales fut tardive, dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, et pour qu'elle naisse, il fallut que s'accomplisse une rupture avec les formes d'ethnographie spontanée et intéressée qui l'avait précédée. Cette rupture supposa de pratiquer un décentrement volontaire par rapport aux catégories et aux représentations de la pensée occidentale et c'est ce qu'accomplirent les deux fondateurs de l'anthropologie, Morgan et Tylor. Le premier s'intéressa surtout aux institutions et particulièrement aux systèmes de parenté, le second à la culture et aux coutumes des peuples. D'où deux approches différentes qui allaient se développer ensuite sous les noms d'anthropologie sociale et d'anthropologie culturelle et qui allaient souvent s'opposer. Cette différence et cette opposition sont aujourd'hui en voie d'être dépassées. Il n'est en effet pas possible de comprendre le fonctionnement des institutions et des pratiques relevant de n'importe quelle religion, que ce soit l'Islam ou le Christianisme etc., sans voir que les représentations imaginaires du monde et d'eux-mêmes qui sont partagées par les croyants en ces religions, éclairent et expliquent la nature des institutions politiques et religieuses créées par eux pour les mettre en scène et en actes. Mais ceci est vrai de n'importe quel rapport social, politique, religieux, de parenté, car tout rapport social implique l'existence d'éléments idéels qui en sont l'armature interne et la condition de leur production et reproduction par les individus engagés dans ces rapports. On ne peut pas se marier dans une société sans savoir ce qu'est le mariage et avec qui se marier ou ne pas se marier dans

1\_ Hérodote : *Ph.-E. Legrand : Hérodote.* (Collection Budé.) Paris, Les Belles Lettres, 1954.

2\_ Ibn Khaldoun : *Le Livre des Exemples*, Paris, Gallimard, 2002.

3\_ Jean de Léry, *L'histoire d'un voyage fait en terre du Brésil*, Presse du Languedoc, Max Chaleil éditeur, 1992.

cette société. Ces éléments idéels ne sont pas des reflets après coup des rapports sociaux de parenté, mais un élément constitutif dès le départ de leur existence.

Remarquons, car c'est essentiel, que l'anthropologie comme discipline nouvelle au sein des sciences sociales est apparue dans la période finale (1850-1950) de l'expansion coloniale et commerciale, de la domination politique et militaire de quelques sociétés occidentales qui à partir de 1492 et la découverte de l'Amérique s'étaient taillées dans le monde des empires exploités pour leurs intérêts. Cette période, 1850-1950 fut celle en même temps de l'apothéose de la domination mondiale de l'Europe et de l'Occident. Mais auparavant, au cours des siècles de la formation en Europe des États-Nations et de l'expansion impériale de certains d'entre eux, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et plus tard l'Allemagne et la Russie Tsariste, il avait fallu pour commercer, gouverner, prêcher "la vraie religion" etc. en savoir plus sur les mœurs et les institutions la plupart du temps inconnues et souvent étranges aux yeux des Européens des populations qu'ils découvraient et soumettaient. Ce besoin de connaissances ne s'inspirait donc pas seulement de la philosophie des Lumières, mais était au service de ce postulat des Occidentaux que coloniser c'était civiliser. Car pour eux, ils étaient censés incarner la forme la plus achevée de la civilisation et être à la fois le miroir et la mesure de tous les progrès que l'humanité avait accomplis depuis qu'elle s'était séparée de son animalité primitive.

Or c'est parce que Morgan et Tylor partageaient cette vision de la place de l'Occident dans l'histoire de l'humanité que le décentrement qu'ils accomplirent par rapport aux catégories de l'Occident fut à la fois réel mais partiel. Après eux il fallut pour aller plus loin éliminer cette vision d'une évolution unilinéaire de l'humanité que partageaient ces fondateurs. Ce qui fut fait par Boas, Malinowski et bien d'autres. Mais il fallait bien plus que des critiques théoriques pour que cette vision du progrès soit radicalement mise en question et que l'anthropologie soit contrainte de s'interroger plus profondément sur elle-même et de ce fait entre en crise. Il fallut attendre les transformations sociales formidables qui apparurent au niveau mondial à partir de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Mais avant de les décrire revenons au premiers pas de l'anthropologie et par exemple au décentrement accompli par Morgan et aux résultats qu'il avait obtenus. Il avait en effet découvert que les rapports de parenté chez les Indiens Seneca qu'il avait visités dans leur réserve avaient une logique propre différente de celle des rapports de

parenté Européens qui en faisait un système original. Chez les Seneca Morgan nota que la descendance passait par les femmes et non par les hommes, que la résidence après le mariage exigeait du mari d'aller vivre auprès de son épouse et de son clan, que les enfants nés du couple appartenaient au clan de la mère et non à celui du père. Tous les frères du père d'un enfant étaient pour ce dernier des "pères" et non des "oncles". Toutes les sœurs de sa mère étaient des "mères" et non des "tantes" et de ce fait tous les enfants de ces pères et mères étaient pour Ego autant de frères et de sœurs donc exclus du mariage sous peine d'inceste. Bref, tous ces éléments de la vie sociale des Indiens observés sur le terrain et analysés ensuite apparaissaient comme formant un système doté d'une logique propre.

Bref, Morgan avait combiné les deux composantes du métier d'anthropologue, l'observation sur le terrain et un travail abstrait d'analyse de données qu'il avait recueillies sur le terrain pour chercher à découvrir les principes d'action et les représentations qui donnaient sens aux faits observés.

Cette double démarche concrète et abstraite constitue la condition même de l'instauration de l'anthropologie comme science sur la base d'une mise entre parenthèses volontaire par l'observateur des catégories sociales et mentales de sa propre société. Cette double démarche constitue toujours la base du métier d'anthropologue. Mais cette double démarche doit être elle aussi soumise à la critique. Car il faut se poser les questions suivantes : observer quoi et comment ? Participer à quoi et comment ? Participer avec qui, à quoi et jusqu'où ? L'anthropologie doit répondre clairement à ces questions. Car l'immersion prolongée de l'anthropologue dans la vie des autres ne suffit pas pour lui faire comprendre celle-ci, si, à côté de l'observation en quelque sorte passive des actions accomplies par les autres et des événements créés par leurs interactions, ne sont pas mises en œuvres des formes différentes d'observation systématique et prolongée portant sur d'aspects sélectionnés de la vie sociale des autres : enquêtes sur la tenure foncière, enquêtes sur les rapports homme-femme, enquêtes sur les rites et les mythes, etc. Ces enquêtes systématiques exigent beaucoup de temps passé sur le terrain et l'instauration de rapports d'un autre type avec les membres de la société observée. Car ceux-ci ne sont pas prêts chaque jour à vous emmener dans leurs jardins et à vous expliquer ce qu'ils produisent et comment ils le produisent, à qui appartient la terre ou qui l'utilise. Il faut établir alors des rapports

de coopération durables avec des informateurs qui accomplissent avec l'anthropologue un véritable travail de transmission de leurs connaissances et de leur culture.

Revenons une fois de plus à Morgan pour expliquer les limites du décentrement qu'il avait accompli, limites que manifeste clairement la rédaction d'*Ancient Society*<sup>4</sup> (1877). Morgan en effet, après avoir inventorié et défini des dizaines de systèmes de parenté inconnus jusqu'alors des Européens, et avoir publié ses résultats dans *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family*<sup>5</sup> (1871) qui reste un chef-d'œuvre, utilisa ces résultats pour reconstruire dans *Ancient Society* une histoire fictive des progrès de l'humanité qui lui auraient fait parcourir trois stades, ceux de la sauvagerie, de la barbarie et de la civilisation incarnée à ses yeux par les institutions de l'Occident et surtout par celles de l'Amérique républicaine débarrassée des entraves féodales qui subsistaient encore dans une partie de l'Europe. Morgan dans ce livre répartissait toutes les sociétés non-occidentales connues de lui en les affectant à tel ou tel stade sur la route du progrès humain où elles apparaissaient dès lors aux yeux des Occidentaux comme les témoins vivants mais aussi les vestiges d'un stade de l'évolution de l'humanité dépassé par l'Occident. Rappelons que c'est la même vision de la marche du progrès humain que partagèrent Marx et Engels avec cette différence qu'à leurs yeux le capitalisme lui-même, fondement de la suprématie de l'Occident, était déjà sur son déclin et devait être remplacé par une nouvelle forme de société, base d'une civilisation supérieure destinée à devenir universelle : une société socialiste reposant sur une économie planifiée et centralisée et associée à une forme nouvelle de démocratie, confiant au peuple et aux travailleurs l'exercice du pouvoir d'État.

Jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale et malgré les critiques portées de plus en plus contre la notion de progrès et cette vision idéologique de l'évolution de l'humanité, le préjugé que l'Occident seul incarnait le progrès et avait le devoir de l'apporter aux autres est resté vivace. Mais à partir des années 1950/60 deux séries de faits aux conséquences mondiales allaient ébranler ces certitudes et obliger les anthropologues occidentaux à analyser leur place, leur rôle et leurs publications dans un monde où les rapports de force et d'intérêt entre les nations et les sociétés étaient entre train d'être bousculés et en voie de redéfinition. Le premier de ces faits fut la disparition rapide et plus

4\_ Morgan, Lewis Henry, 1985. *Ancient Society, or Researches in the Lines of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization*, 1877. Reprint with a foreword by Elisabeth Tooker. University of Arizona Press, Tucson, 1985.

5\_ Morgan, Lewis Henry, 1871. *Systems of Consanguinity and Affinity of the Human Family*. Smithsonian Contributions to Knowledge, n° 218. Washington D.C., Smithsonian Institution. Reprint: 1997.

ou moins violente des empires coloniaux des puissances européennes et la naissance d'un grand nombre d'états post-coloniaux indépendants mais contraints ensuite de se transformer ensuite en de jeunes nations dotées d'une identité nouvelle multiethnique et multiculturelle. Le second bouleversement mondial fut l'effondrement puis la disparition de la plupart des régimes communistes qui se réclamaient de la pensée de Marx mais aussi de Lenine et de Staline, héros de la révolution bolchévique qui avait fait basculer la Russie Tsariste dans le socialisme sans être passé par le capitalisme. Le socialisme s'était ensuite répandu dans de nombreux pays d'Europe et d'Asie ce qui avait ouvert la voie à d'autres bouleversements du même type en Asie et en Europe.

Au terme de ces événements un monde nouveau a émergé dans les années 1970-1980, un monde devenu globalisé et au sein duquel nous exerçons désormais notre métier. Ce monde est dit "globalisé" parce que toutes les sociétés qui coexistent aujourd'hui à la surface de la planète ne peuvent avoir de développement économique qu'en s'intégrant de plus en plus dans le fonctionnement et sous les contraintes du système capitaliste de production marchande devenu cette fois réellement le premier système organisant et dominant l'économie mondiale. Cette intégration de l'économie de toutes les sociétés dans le système capitaliste a fait croire de nouveau à certains, tel Fukuyama<sup>6</sup>, que nous vivions enfin le triomphe définitif de l'Occident et la fin de l'histoire. C'était oublier que la mondialisation est un processus à double face et qui se développe dans des directions opposées, parce qu'il agit à deux niveaux différents de la vie des sociétés. Sur le plan économique il y en effet intégration de plus en plus complète des économies locales dans le système mondial capitalistes. Mais sur le plan politique et culturel on assiste au contraire à un processus de résistance et de reconstruction des identités culturelles locales qui accompagne le fonctionnement des États non-occidentaux, anciens ou nouveaux, qui selon les circonstances et leurs intérêts s'opposent ou soutiennent les puissances occidentales. Et aujourd'hui lorsque de grands pays, comme la Chine ou l'Inde mais aussi le Brésil, peuvent concurrencer et rivaliser directement avec les pays occidentaux dans les domaines de l'économie et des technologies, on constate qu'ils revendiquent de pouvoir désormais continuer à se moderniser sans devoir s'occidentaliser. Le premier exemple historique en avait été donné par le Japon qui après la révolution de Meiji (1868 à 1912) s'était peu à peu hissé au deuxième rang de l'économie mondiale tout en préservant en grande partie sa culture. Mais c'est

6\_ Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*. New York, Free Press. 1992.

aussi le cas de la Chine post-maoïste où l'on voit se développer des aspirations néo-confucéennes ou celui de l'Inde où nos collègues des *subaltern studies* ont entrepris de réécrire l'histoire de l'Inde en "provincialisant l'Europe"<sup>7</sup>.

C'est précisément l'émergence, dans les années 1980, de ce monde globalisé qui devait provoquer en Occident la remise en question radicale du caractère scientifique de l'anthropologie, de ses concepts et de ses pratiques parce ceux qui se sont appelés "post-modernes". Le mot "post-moderne" avait été utilisé d'abord par Jean-François Lyotard en 1979 dans le titre de son livre : *La condition post-moderne*<sup>8</sup> puis le mot s'était répandu rapidement dans le monde anglo-saxon qui emprunta également à Jacques Derrida le terme de "déconstruction" pour qualifier le travail critique que les post-modernes allaient exercer sur toutes les disciplines des sciences humaines et sociales nées et développées en Occident.

Déconstruire une discipline scientifique est un moment du développement de cette discipline qui n'a rien d'étrange ni d'exceptionnel. C'est un moment nécessaire et qui doit se répéter d'intervalle en intervalle, pour valider ou invalider les concepts, les méthodes et les résultats accumulés par cette discipline. Cependant il y a deux manières de déconstruire, l'une qui mène à la dissolution de cette discipline, voire à sa disparition pure et simple. L'anthropologie pour un temps s'est d'ailleurs partiellement dissoute aux États-Unis dans les *cultural studies* pratiquées sans rigueur. Quant à sa disparition, elle fut déjà prononcée de façon un peu hâtive par certains comme Stephen Tyler. Par contre la déconstruction d'une discipline peut aussi mener à sa reconstruction sur une base plus rigoureuse, plus critique et de ce fait analytiquement plus efficace. C'est précisément cette volonté de reconstruction et de rigueur critique qui anime le groupe des anthropologues et des sociologues français aujourd'hui.

A la suite des bouleversements mondiaux qui se sont succédés après la fin de la seconde guerre mondiale et qui avaient profondément altéré les rapports entre l'Occident et le reste du monde, entre "The West and the Rest" comme l'écrit Marshall Sahlins, une crise devait nécessairement éclater en Occident à plusieurs niveaux, non seulement au niveau géopolitique mais également au niveau scientifique. Et ceci principalement dans le domaine des sciences sociales et surtout de l'anthropologie qui a pour objet en Europe et aux États-Unis la connaissance des sociétés

7\_ Chakrabarty, Dipesh, *Provincialiser l'Europe-La pensée postcoloniale et la différence historique*. Amsterdam Editions, 2009.

8\_ Lyotard, Jean-François, *La condition post-moderne*. Paris, Éditions de Minuit, 1979. Trad. *The Post-Modern Condition: A Report on Knowledge*. Minneapolis, University of Minnesota Press, 1980.

non-occidentales. Cette crise a pris la forme des critiques adressées à l'anthropologie à la fois comme discipline scientifique et comme métier par des collègues qui se proclamaient "post-modernes". Je ne fais pas d'amalgame entre eux. Marcus n'est pas Rabinow, Clifford n'est pas Tyler, et Geertz qui vient de mourir n'était ni les uns ni les autres. La critique la plus radicale et la moins sérieuse fut celle de Stephen Tyler<sup>9</sup> (1986) qui contesta toute valeur scientifique, donc toute autorité aux analyses et conclusions des anthropologues. Il qualifia purement et simplement l'anthropologie de "fantasy reality". Chacun sait bien que les livres de Firth, de Boas, de Jack Goody et de bien d'autres ne sont pas des "fictions partagées" par l'anthropologue et des informateurs complaisants qui les construisaient avec lui pour répondre à ses attentes. Par contre il était bon de rappeler que dans les livres des anthropologues ce sont la plupart du temps les hommes de la société étudiée qui font entendre leur voix. Celle des femmes et d'autres composantes des sociétés étaient en général absentes ou faiblement présentes. Il était également nécessaire de souligner que les enquêtes de Maurice Leenhardt, d'Evans-Pritchard, etc. s'étaient réalisées dans un contexte colonial qui n'apparaissait pas dans les ouvrages publiés sur les Nuer ou sur les Kanak alors que ce contexte existait et avait profondément transformé la vie de ces populations. La critique la plus importante fut probablement celle adressée dès le départ par Jean-François Lyotard dans son livre *La condition post-moderne*. Quand il proclama la fin des "méta-récits", des tentatives d'expliquer l'histoire humaine à partir d'une cause première mais la plus active en dernière analyse. Sa critique s'adressait aux marxisme et au structuralisme qui dominaient alors la vie intellectuelle en France. Elle visait l'usage du concept de "mode de production" par les marxistes ou celui de "structures inconscientes de l'esprit humain" par Levi-Strauss. Ces critiques furent utiles et constituent aujourd'hui autant de normes qu'il faut mettre en pratique quand on exerce notre métier.

Chacun sait bien que les livres de Firth, de Boas, de Jack Goody et de bien d'autres ne sont pas des "fictions partagées" par l'anthropologue et des informateurs complaisants qui les construisaient avec lui pour répondre à ses attentes. Par contre il était bon de rappeler que dans les livres des anthropologues ce sont la plupart du temps les hommes de la société étudiée qui font entendre leur voix. Celle des femmes et d'autres composantes des sociétés étaient en général absentes ou faiblement présentes. Il était également nécessaire de souligner que les enquêtes de Maurice Leenhardt, d'Evans-Pritchard, etc. s'étaient réalisées dans un

9\_ Tyler Stephen, 1986. "From Document of the Occult to Occult Document". In: James Clifford and George E. Marcus, *Writing Culture, The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley, University of California Press, p. 131-139.

contexte colonial qui n'apparaissait pas dans les ouvrages publiés sur les Nuer ou sur les Kanak alors que ce contexte existait et avait profondément transformé la vie de ces populations. La critique la plus importante fut probablement celle adressée dès le départ par Jean-François Lyotard dans son livre *La condition post-moderne*. Quand il proclama la fin des "méta-récits", des tentatives d'expliquer l'histoire humaine à partir d'une cause première mais la plus active en dernière analyse. Sa critique s'adressait aux marxisme et au structuralisme qui dominaient alors la vie intellectuelle en France. Elle visait l'usage du concept de "mode de production" par les marxistes ou celui de "structures inconscientes de l'esprit humain" par Levi-Strauss. Ces critiques furent utiles et constituent aujourd'hui autant de normes qu'il faut mettre en pratique quand on exerce notre métier.

Mais la crise de l'anthropologie est déjà largement dépassée. Ce qui est devenu plus clair c'est la responsabilité non seulement scientifique, mais également éthique et politique que doit assumer un anthropologue. Un anthropologue est responsable de ce qu'il/elle écrit (ou ce qu'il présente sous forme de films, de conférences... etc.) vis-à-vis de ceux qui l'ont accueilli dans leur société et l'ont aidé à réaliser son travail. L'anthropologue doit dès lors porter témoignage au sein de sa propre société de l'altérité et de l'identité de la société qu'il était venue observer.

Pour en venir à mes propres efforts, pour déconstruire et reconstruire ma discipline, je dirai quelques mots de leurs résultats. Je pense avoir démontré dans mon livre *L'Énigme du Don* que dans toutes les sociétés, à côté des choses que l'on vend et de celles que l'on donne, il en existe d'autres qu'il ne faut ni vendre ni donner, mais qu'il faut garder pour les transmettre. Ces choses peuvent être les objets sacrés relevant des religions, ou la Constitution d'un État démocratique, ou simplement des objets de mémoire incarnant une identité que l'on veut préserver. Or ces "choses" qu'on ne donne pas ou qu'on ne vend pas n'avaient pas été prises en compte par Mauss ni par Levi-Strauss dans leurs analyses du don.

J'ai montré ensuite dans *Métamorphoses de la Parenté* que dans aucune société, aussi bien celles qu'on disait "primitives" comme toutes celles divisées et hiérarchisées en ordres, en castes ou en classes et gouvernées par des États, les rapports de parenté et encore moins la famille ne servent de fondement à la société. Ceci allait à l'encontre de

10\_ Murdock, George Peter, 1949. *Social Structure*. New York, MacMillan, 1949.

Murdock<sup>10</sup> mais aussi de Levi-Strauss qui voyait dans l'instauration de la prohibition de l'inceste et dans l'échanges des femmes le passage de la nature à la culture et donc le fondement de toute société humaine.

Enfin dans *Au Fondement des Sociétés Humaines* j'ai soutenu, sur la base de données empiriques et historiques, l'idée que les rapports sociaux capables de transformer un ensemble de groupes humains en une société ne sont ni la parenté, ni l'économie, mais ceux qu'en Occident on appelle des rapports politico-religieux. On désigne par là les rapports qui instituent la Souveraineté de groupes humains sur un territoire, ses ressources et ses habitants.

Pour terminer je veux souligner qu'il existe deux raisons objectives qui fondent la possibilité non seulement que les sciences sociales puissent être des sciences, ou le devenir, mais qu'au-delà de la science, dans la vie concrète les hommes puissent comprendre leurs différences et éventuellement même les accepter. La première raison c'est que l'altérité sociale des autres n'est jamais absolue mais toujours relative et de ce fait déchiffrable et intelligible à certaines conditions que j'ai suggérées auparavant. Mais en second lieu, ce que les hommes ont inventé pour interpréter l'univers qui les entoure et eux-mêmes au sein de ce monde et donc aussi pour agir sur celui-ci et sur eux-mêmes, les autres hommes peuvent le comprendre sinon l'expliquer qu'il s'agisse du Bouddhisme du Grand Véhicule, du Dreaming Time, du Marxisme, etc. Et ils peuvent comprendre sans être poussés à mettre en pratique les principes et les valeurs mis en œuvre par des sociétés étrangères à la leur. Il n'y a donc pas d'incommunicabilité fondamentale entre les cultures.

Maurice Godelier.



## « DU TERRAIN À L'ÉVIDENCE DU LIEU »

La préoccupation c'est le tramway, son tracé et ses futurs usagers : Qu'est-ce que cela va changer dans le paysage urbain, pour les habitants du parcours, pour le développement de la ville et son image ?

Il ne s'agira pas de répondre à toutes ces questions mais de « répondre » à une qui vous est venue, elle ne peut venir dans l'atelier ni devant un ordinateur, elle peut en revanche venir du terrain : de l'observation sur place et en demeurant suffisamment longtemps, le temps qu'il faut pour que quelque chose vienne qui soit authentique et qui « vous » concerne.

Le monde n'est pas tel qu'on le perçoit au premier regard, il se trouve, selon l'expression de Merleau-Ponty « plus loin dehors », il s'agit donc sur le terrain d'aller regarder plus loin et plus profond, dépasser le stade des réponses toutes faites, passer par les clichés dans le but de les dépasser. Lorsqu'on les dépasse, on franchit des strates de la pensée qui peuvent conduire jusqu'à la notion de sacré.

Les urbanistes possèdent des outils, les entreprises de travaux publics ont des outils (dont les bulldozers), les anthropologues ont des outils et les étudiants en art et en design apprennent à se servir d'autres outils encore.

L'outil de l'ethnologie sera présent et complémentaire, il viendra nourrir votre réflexion qui devra aboutir à une production plastique qui découlera de tout ce qui précède ; cette production pourra prendre des formes variées selon les médiums utilisés ; en plus des médiums traditionnels dessins, photos... Je propose des « poèmes urbains filmés », formule que j'ai de nombreuses fois expérimenté tant pour moi-même qu'avec des étudiants, et ce, depuis une dizaine d'année.

Par ailleurs le sacré ne doit pas vous faire peur : s'il est la résultante d'une réflexion étayée par l'ethnologie (domaine de spécialité d'Éric Minnaert) et est approché dans une de ses significations par un « rendu » cohérent et consistant cela atteindra, voire dépassera les objectifs fixés au départ.

Jean-Louis Vincendeau,  
le 19 juin 2011.

# 1\_ LES FORMES ET LES FORCES INTERMÉDIAIRES :

Voyage fabuleux dans le bitume, le long du tracé du futur tramway, chemin sinueux des outils dans la matière qui résiste, et qui finalement conduit quoi, la vérité urbaine de l'espace.

L'ensemble constitue une « vérité » de l'espace urbain, une « tenue ensemble » des éléments architecturaux disparates et recomposés. « L'expérience vécue », (Erlebnis), de cette transformation urbaine produit par la migration des symboles des formes intermédiaires et réveille des forces en réserves, des « forces conformantes » selon l'expression d'Aby Warburg.

Il s'agit ici de tenter de rapprocher des images, des textes d'un lieu central, lieu protéiforme urbain, lieu controuvé d'où sortent la plupart de ces textes, de ces images et qui y retournent et s'en séparent pour « vivre leur vie ». Il s'agirait de faire à nouveau un boisseau, un faisceau pour s'en emparer d'un seul geste et de s'en débarrasser enfin en le sublimant.



« Le tout sans nouveauté qu'un espacement de la lecture » Stéphane Mallarmé : Préface à « Un coup de Dés jamais n'abolira le hasard ».

Connaître le lent raffinement de la fascination et la démesure qui conduit irrémédiablement vers la création de quelque chose d'autre, d'inédit ; la trace et le sensible « naturés » ensemble, une région centrale de l'expérience, marcher, aller « à randon » ; rêverie qui conduit aux origines des « réclusoires », vers la source de toute forme créatrice.

Que les formes cessent de figurer pour se figurer, se configurer. Hegel dit de l'art symbolique que son principal défaut est « l'Unangemessenheit » : l'extériorité de l'image et son contenu spirituel n'arrivent pas à coïncider.

Le regard se pose dans les ornières nouvelles à la lumière d'un contre-jour, soubassements mémorables ; souvenir des bombes tombées sur la ville, et retrouvées intactes, résidence convulsive où la pénombre poudroie le long des terrassements successifs.

Il ne s'agit pas seulement pour les étudiants de découvrir mais de s'approprier le regard, la vraie découverte. De toutes les déambulations dans les traces du

chantier, le point de départ est la sensation, l'émotion ; « pro vario sensu, varia voce » (pour chaque sensation une voix différente) Lucrèce : « De Natura Rerum » (De la Nature), le « voir » serait une hypothèse, l'espace, le rapport entre ce qui est vu et ce qui a réellement eu lieu. D'où la grande diversité des « réponses », des travaux en cours.

Le visible produit et « est produit » ; guider le regard, dire la ligature intime du monde où l'homme exprime, éprouve sa propre divinité ; mise en écoute, mise en regard, alerte donnée dans l'intouchable domaine.

L'angoisse primordiale de l'homme mis en face d'un espace inconnu suggère en lui le désir d'arracher les objets à leur contexte dans le monde, de délivrer l'objet de ses liens avec les mots et avec les autres objets de la réalité, enfin d'en sortir un, choix de l'artiste, et de le rendre en quelque sorte « absolu ».

Voyons maintenant les premières réponses plastiques ébauchées par le groupe d'étudiants lancé dans ce projet :



## 2\_ « DER BILDERATLAS MNEMOSYNE » D'ABY WARBURG

Dispositif assez systématique de mise en image et de mise en connections d'images multiples et variées ; Aby Warburg disposait des gravures de tous style et de toutes époques confondues sur des panneaux tendus de tissus noirs et il favorisait les connections les plus inédites ; Jean-Charles Pigeau dans son enseignement et dans son atelier procède de la même manière en associant par exemple la photo d'une étudiante chinoise ayant réalisé un masque glyphe en fil de fer et une sculpture mexicaine pré colombienne. Des images en attendent d'autres sans même le savoir, ce dispositif permet et favorise cette rencontre féconde.

Par ailleurs le « Pathei Mathos » d'Eschyle, ce qu'on apprend c'est par l'épreuve, parfois la souffrance, l'aventure n'existe pas elle est dans le « délire » de celui qui la poursuit, et dès qu'il peut la réaliser, la toucher du doigt, elle recule, elle s'évanouit pour renaître plus loin sous une autre forme. Les étudiants ont mis



\*Lixiang\*, étudiante Eurasia, Xi'an, Chine.



\*El señor de las Limas\*, sculpture préhispanique, culture Olmèque.

du temps pour trouver leurs chemins respectifs, le travail de **ROMAIN PANCHOUT / p 46 /** est représentatif, il a d'abord butté sur des obstacles imprévus et a repris à multiples occasions son travail pour s'établir. Actuellement il se dirige vers une série resserrée de photos et dessins superposés qui seront projetés sur le mur aveugle de la piscine.

La fiction et l'image est ce qui tient ensemble, ce qui rassemble dans une unité infondée, l'unité ouverte se sa fabrication pour que ce qu'il apparaît se maintienne dans un pacte vacillant mais durable. « La beauté réside dans l'étendue et dans l'ordre » dit Aristote. L'œil suit des chemins qui bout à bout font le regard, d'où l'importance de donner la faveur non pas au sens premier mais au parcours, c'est du zigzag hasardeux que naîtra la vague répétée et le mot « vague ». Ainsi fonctionnent les grands dessins filmés de **CÉLINE GÉRARD / p 44 /** avec ses rails qui défilent au son d'un boulon habilement enregistré.

Découverte, exploration, plongée, dans ce lieu réel et imaginaire ; découvrir les grands pouvoirs de l'imperceptible différence, creuser la plénitude d'une ombre apparemment parfaite. À l'église on appelle « présence » le bâti de bois simulant

la présence de la bière et dont on fait usage dans les services des défunts ; cette présence, meuble de bois, en remplacement d'un corps absent dont on sait qu'il est absent, déclenche une force d'attraction redoublée. Des présences absentes cherchent leur place ou sont en attente de place.

Présence de l'oubli, balises chiffrées d'un chemin orienté vers l'inaccessible, dire la dure longueur des chemins qui vont toujours au plus uni, au simple.

Avec ses vidéos de tuyaux rouges qui tremblent et bougent comme des veines grâce à la circulation de la lumière, **FLORINE PAPLORAY / p 52 /** rentre dans le corps de la ville, sous les peaux de bitume et restitue des énergies souterraines.

Prendre la place ou céder la place, telle est la question : l'espace est saturé de places prises. Une place prise est un espace grouillant de « présences » ; dans les multiples chemins, de multiples visages, la pluie, la neige, le vent ; chercher où passe l'énergie ?

L'intuition serait délimiter ce qui était là pour se mettre à sa place, la représentation, le lieu-tenant, le tenant-lieu, enfin la substitution, la

façon de faire tenir une place à, ou par quelqu'un d'autre. Et les places peuvent glisser. La pénombre et ses bifurcations possibles, le simulacre enfin de la parole dans l'écriture. Il s'agit donc de révéler de qui au centre même de cette image « s'agite », met en état d'attente l'autre dans le couple dialogique de la parole qui se déploie et de l'écrivain placé en état d'écoute.

Devenir candidat à sa propre présence ; un candidat est un homme enveloppé d'une robe blanche « candidus », le candidat doit passer dans des corridors noirs de suie et doit ressortir blanc, certains plumages ressortent nets et secs du marécage le plus sordide. A propos de blancheur la maquette de **COLIN LEBRETON / p 54 /** se pose là impeccable et juste dans ses proportions, sa consistance et son propos, c'est-à-dire « dans l'étendue et dans l'ordre ».

La préparation du candidat c'est la préparation à la danse, à son occupation d'un espace vierge encore de lui ; Céladon retrouve Astrée, sa présence dansait autour d'elle et inversement tout au long des très nombreuses phrases d'Honoré d'Urfé. Retrouver pour se faire la nudité, retrouver ses membres épars ; le corps est indéterminé et

le danseur sémaphore, le danseur s'est rompu à n'être plus rien pour faire voir tout le possible. Pour être attentif à toute nuance, à toute pensée qui l'accoste, il attire sur lui la multiplicité des sens.

Pour retrouver la nudité il faut faire de la gymnastique au sens propre « gumnos », nu ; l'exercice, les essais, les brouillons ; l'art de faire que son corps soit une faculté aussi nue que la main, et, si à la fin de la danse ne sont pas advenues d'autres présences, c'est qu'elle aura été inutile. Danse immobile, exercice de la fascination paralysante, allusion au faisceau, aux faisceaux captivés, capturés de particules, de filaments d'espace que le danseur aura su dénouer, dompter pour se trouver au milieu maître de la situation, de « son » espace. Le corps nu, la danse et le Laocoon se retrouvent chez **ANNA VOREUX / p 58 /** suite à de libres associations d'idées et d'images à partir d'une maquette de tram puis d'un « serpent-tram », en passant par des bijoux aux formes inédites...

« Un lieu, c'est une portion si petite soit-elle auquel est affecté un nom » nous dit Einstein, des noms peuvent se superposer et se cartographier comme la présence impérieuse forgée au moment inaugural de

plusieurs origines possibles et donc de plusieurs fictions. Peut-on forger une loi de ces jalons nés de l'effort de la nomination et de l'exténuation du nommé ?

Sans nom, n'ayant pas encore reçu de nom, le spectre solitaire et démuné qui indique brusquement dans l'espace une faille, une absence et qui demande par cette absence que ça se regroupe ou que ça s'éclate dans les remembrements/démembrements, les moindres repères inexplicables, les parrainages mystérieusement chiffrés. La cueillette dite de l'occasion, du précieux de l'instant, du « kairos », la plongée tête nue dans le tohu-bohu, la saisie des états intensifs qui se suivent organisés en séquence pour se cristalliser enfin dans la capture.

La machine à vagues de **TITOUAN SAINT MARTIN / p 50 /** pose dans l'espace un mouvement souple et ample qui disparaît et revient, s'étirant à l'infini de sa reproduction mécanique.

Essais insistants d'approche de la matière, de l'objet, de l'instant ; avec les limites de l'être fabriquer de l'être, entreprise de capture, de rapt de l'objet et du texte pour l'approcher au plus vif et

l'êtreindre jusqu'à l'anéantissement. « L'être-là est essentiellement é-loignement, il est l'étant qui, en tant que tel, permet à l'étant d'être rencontré à proximité » selon la formule connue de Heidegger.

La rencontre du phénomène ou le phénomène comme rencontre ; la sensation introduit à l'être-au-monde celui qui, caché, se meut en elle, l'accomplissant dans un rythme ; le rythme est l'essence de la forme, et, dans la fabrique, le monde résonne pour autant que la forme se forme. Échanger des simulacres par quoi on entre en contact avec le lieu, se transporter et enfin percevoir la différence entre le fictif « moi-sans-lieu » et le présent du moi dans le lieu, du « moi-avec-le-lieu ».

On naît toujours provisoirement quelque part, mais on s'énonce toujours de plus en plus précisément dans un lieu où l'on adhère pour l'avoir porté en soi, et où l'on se définit au plus près. « Nullam rem e nihilo », rien ne naît de rien ; naissances choisies, agrégats sensibles qui se révèlent dans une apparition, alliances qui se créent et se défont dans l'espace maîtrisé ou dans les empreintes scellées de zinc et percées de manière plus ou moins aléatoire comme chez **ARTHUR VINCK / p 40 /** qui par ailleurs a enregistré

les réactions orales des futurs usagers et riverains du Tramway.

Une science subtile de la présence illuminera les lieux les plus délaissés, une science subtile de la « coprésence » illuminera les images les plus délaissées. Les étudiants sont allés explorer des terres inconnues avec prudence et parfois maladresse, ce qui peut parfois produire une poésie imprévue entre l'apparence des choses et l'appréhension de la réalité ils se questionnent et proposent des réponses inédites.

PS : Ce texte écrit en réponse aux travaux des étudiants au premier semestre est réactivé aujourd'hui, plusieurs mois après par une exposition au Fresnoy intitulée : « Histoires de fantômes pour grandes personnes » proposée par Georges Didi-Huberman, or il est intéressant de remarquer que ce titre énigmatique est une définition que donnait Aby Warburg de son « Bilderatlas Mnemosyne ».



### 3\_ DIRE LA « CARTE INTENSIVE DES AFFECTS »

Pour reprendre le « Bilderatlas Mnemosyne » d'Aby Warburg du chapitre précédent, soit l'atlas d'images autour de la mémoire, « tu trouveras une autre source qui coule du lac de Mnemosyne », Paul Celan a repris le thème de la source de l'oubli et celle de la mémoire ne passant par l'hymne « Mnemosyne » de Hölderlin.

Connaître, voir, écrire procède de la même démarche, pour peu que l'on sache lire entre les lignes, à même la trace et que l'on sache voir ce qui s'y dépose. Dans cet horizon qui change à chaque station, un nouvel « ici » se pose et nous cheminons d'un espace partiel à un autre sans liaison apparente.

Entre Nietzsche et son « évaluation vitale » et la théorie du mal selon Spinoza, Gilles Deleuze compose sa « carte intensive des affects ». Et, en parlant de cette carte il évoque un certain « combat » : « dans un tel combat, une puissante vitalité non organique complète la force avec la force, et enrichit ce dont elle

s'empare ». Dans les captations de forces et leurs transformations en formes nous trouvons Loïc Deporte qui, à partir de ses cheminements piétonniers et d'une topologie fine de tous les obstacles rencontrés propose des sculptures issues de ces frictions et de ses déambulations chaotiques.

Il existe un monde entre promenade et déplacement et sans risquer de se perdre on ne peut se trouver. Ce qui survient au gardien, ce qui lui tombe dessus au lieu de le soutenir c'est finalement son « aréalité », son manque de réalité et dans le même temps sa nature d'area, d'aire. La marche, le pourtour, les aspérités qui murmurent ; rondes consciencieuses au palais sans porte dans la nuit d'en bas du présent éternel.

En résumant une théorie de Spinoza dans son « Éthique » on peut dire : un mode existant se définissant par son pouvoir d'être affecté, celui-ci est dit « bon » lorsqu'il compose un nouveau rapport qui augmente sa perfection et sa puissance d'agir, ou « mauvais » s'il le décompose... Gilles Deleuze reprend à son compte cette théorie dite du mal, et il rebondit en y ajoutant Nietzsche et son « évaluation vitale », pour proposer une « carte intensive des affects ». Il poursuit en parlant de

« combat » ; dans un tel combat « une puissante vitalité non organique complète la force avec la force et enrichit ce dont elle s'empare ». Evaluer, porter un commentaire sur une œuvre plastique proposée, cela revient donc à apprécier ce que l'art nous fait devenir.

L'hypotypose est un mot grec qui signifie image, tableau. « C'est lorsque, dans les descriptions, on peint les faits dont on parle comme si ce qu'on dit était actuellement devant les yeux ; on montre, pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que raconter ; on donne en quelque sorte l'original pour la copie, les objets pour les tableaux » Dumarsais : « Traité des tropes »

Jalousie, revêtement, pudeur à l'égard du travail en train de se faire, chercher la pensée juste dans le mystère de l'innommable ; on ne peut pas dire vraiment l'œuvre en cours de fabrication car la nommer la fige, la bloque, la réifie. « Opus absconditum », responsabilité solitaire, volonté énergie inflexible, « l'Entschluss » de Novalis, la belle clandestinité d'un système d'instantanés arrachés tendant vers une immortalité possible entre le monde virtuel et le monde réel. Devenir présent, sens irrévocable du désir d'être, depuis la nuit cosmologique et

métaphysique, expérience, ivresse, vacuité. S'approcher sans trembler du faisceau de lumière autour duquel la pénombre s'enroule, ou vivre avec un fantôme. Les dessins noirs et blancs de **MATHIAS POISNEL / p 38 /** creusent leur présence dans le mystère et ainsi trouveront leur juste place dans le tunnel.

Une obscurité forte à perdre le monde, la funambule qui court sur les ruines, une épaisse senteur de terre où flotte pourtant cette chance de se rencontrer. L'enjeu, définir la place où l'on se tient et la possibilité d'articuler sa propre énigme. Trouver le décalage du silence et de l'utopie, perception plurielle, rendre sensible l'isolement, le saisissement, la vigilance et enfin la complicité qui construisent ensemble un espace solide et imaginaire, éthéré et réel.

Espace ami, accord entre la solitude et la lucidité dans les plus fines nuances de l'émotion qui improvisent l'éthos, le mode d'être à travers ses multiples contradictions. Avec ses modules de béton fixés sur un socle en aluminium, **ARNAUD TOUPET / p 56 /** décline ses modules urbains en de subtiles anamorphoses. Il reste assez de soleil pour éviter la chute, connaissance réflexive du sol et de soi, la mise en monde des pas révélés en la prise de l'un sur les choses.

De la même manière **XUE SHIYAO / p 42 /** créé des structures en fonte d'aluminium dont les formes s'inspirent des rails et des barrières qu'elle recompose à sa manière. Dans la brillante parure des scarabées, les plus querelleuses des bigarrures s'épousent.

Aux fibres de cet espace, la belle conspiration des couleurs. La « carte intensive des affects », faisceaux convergents, divergents de courbes, de lézardes, d'obliques en expansion jusqu'aux limites du regard.

Le moment émotionnel, le « pathique » nous agrège ; nous nous sentons transformé au contact d'un site, et cela ne va pas sans une certaine douleur. La réalité éprouve l'imaginaire. Être immergé, changer l'échelle des habitudes, saisir la reptation d'une fissure le long d'un angle dièdre, et la lumière sur la nuque d'une passante, saisir enfin le transparent du monde en soi. L'éclair, ce seigneur qui vient de passer.

Le sérieux de la sensation, cette vieille canaillerie dont le chatolement dévoile le néant des choses et l'imposture de leur apparence. Sous l'éclat de son mouvement contradictoire, le « séjour » et ses sensations, tout se coudoie sans se mêler dans une cacophonie intérieure.

Fragilité ou solidité d'un « inter-monde » ? Images renversées, basculées dans un miroir d'eau. Heidegger parle du pli de l'être et de l'étant dans l'écart duquel ils communiquent. Il est possible de pousser à l'extrême cette image d'une feuille de papier qu'on plie et qu'on déplie. Rabattus l'un sur l'autre l'être et l'étant sont dans un même plan et tous les deux cachés ! Entre reflet basculé, image et réel hésitant se dessine tout un monde, l'inter-monde.

La « carte intensive des affects » rejoue son rôle et est bien illustrée par **ANNA VOREUX / p 58 /** car, dans sa pièce elle projette au sol l'ombre d'une branche retravaillée de telle sorte que cette ombre dessine le parcours du tramway le long duquel elle à calligraphié le nom des stations.. Pièce à la fois simple, rigoureuse et poétique ; qualités encouragées par Jean-Charles Pigeau, François Maïtrepierre et pour cette fois Yann Owens qui ont réunis compétences et talents pour amener les étudiants à finaliser leurs projets.

Inexorable circonstance, dans la nuit de tous les jours comme devait dire Héraclite, pour le ciseleur d'intrigues dans ses grottes métaphysiques. Les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent.

« Où nul chemin n'était tracé / Nous avons volé » nous dit Rainer-Maria Rilke, lorsqu'il n'y a pas de chemin pénétrer par les airs, par la lumière ; l'homme se déplace par des chemins de terre, l'oiseau se dirige sans entrave. **ANNA VOREUX / p 58 /** utilise le passage par les airs et par la lumière. Sa branche reconstituée flottant entre sol et plafond crée un lieu constitué à la fois du « topos » de la feuille posée avec les noms des stations et la « chôra » de Platon, l'empreinte, la nourrice, c'est donc une ombre portée qui relie les points comme dans un rêve.

Toutes les créatures doivent posséder une demeure et la protéger ; il y a le bleu de soi-même, petite chanson à genoux jusqu'au territoire propre et bien rangé où le temps et l'espace se dénuent : toujours plus loin, plus haut, c'est là notre seul pays.

Silentes clameurs, les confins, les débords, se faire l'unique arpenteur de ses propres traces, répétitions, recouvrements. Sous les réceptacles contradictoires, se déclare le recueillement du sensible. Évanescence fixée, « templum » ; ce geste dans l'air par lequel les augures désignaient une construction fictive et à venir, quelque chose qui « pourrait » exister, tout comme le « vacuum formarum »

de Liebniz. Mon trébuchement, une force éternelle. Et pour que la pensée s'exerce, il faut qu'elle ait quelque chose en face d'elle, quelque chose qui ne soit pas son propre reflet.

Forma en latin c'est le moule, avant de devenir la beauté, qui contient et retient sa matière. En quoi la trace et le moule sont-ils fabriqués ensemble ? **CÉLINE GÉRARD / p 44 /** répond en partie à la question en proposant un boulon et le son qu'il fait lors qu'on le roule sur une table de bois. Cette image-son est ensuite scindée en deux nouvelles propositions visuelles complémentaires et interdépendantes : l'une constituée de grandes feuilles noires striées de bandes blanches parallèles et comme griffées, et l'autre d'une vidéo plutôt rythmée le long de rails bifurquant de gauche et de droite et traversant la nuit des nuits pour dire la « trajection » d'un paysage qui se construit au fur et à mesure.

Au moule qui retient elle serait le retenu, « la » retenue ? Aux fibres de cet espace, la conspiration des couleurs. Faisceaux convergents, divergents de courbes, de lézardes, d'obliques en expansion jusqu'aux limites du regard. Laissons-nous aller à la forme sensible d'une signature divine. L'idée absolue n'a plus sa

marque de fabrique, pourtant on peut dire de la moindre brindille qu'elle est sensible à la trace matérielle qu'elle adopte. Mais l'idée n'est peut-être pas perdue, comme le fil ne l'est pas lorsqu'il passe de l'autre côté de l'étoffe.

Zong Bing, peintre et auteur d'un traité intitulé « Introduction à la peinture de paysage » (cinquième siècle après J-C) commenté par Augustin Berque ; Zong Bing affirme donc que le sol est en rapport étroit avec le ciel au dessus de lui et que le paysage possède une substance matérielle qui tend vers l'esprit. Depuis le sol le regard s'élève vers le ciel de l'esprit. Avec **ANNA VOREUX / p 58 /** on peut partir de la feuille posée au sol puis élever le regard vers la branche en suspens à mi-chemin de la source de lumière (donc de l'esprit lumineux) et ainsi comprendre le sens de la pièce. Le paysage en mouvement de **CÉLINE GÉRARD / p 44 /** est tourné vers le sol et se dirige vers le noir, elle descend même sous la terre en passant par un voire des tunnels. Les deux traits blancs très animés l'empêchent de sombrer tout à fait et conduisent vers un ailleurs riche en promesses. Elles ont donc toutes deux plus de convergences qu'il n'y pourrait paraître.

En résumé et en conclusion les étudiants ont répondu à la thématique de façon personnelle, chacun cheminant solitaire, construisant un trajet pour arriver à des résultats et des propositions qui trouvent leur place et leur cohérence dans une présentation pensée pour être cette fois commune.

Jean-Louis Vincendeau.

## « CONFRONTATION »

La proposition d'intégrer une enquête de terrain aux outils proposés par l'unité de recherche et de création « Le Cabinet des Écarts Singuliers » et par « l'Atelier Volume/Installation » avait pour objectif d'interroger et de discuter, par le prisme de l'anthropologie, de la réalité urbaine de la ville du Havre, en prenant pour thème le retour du tramway dans la ville. Mes interventions avaient pour but d'aider les étudiants à utiliser de manière efficace, pertinente et poétique les sciences humaines dans leur processus de création (représentation, production, médiation). Ce projet m'a immédiatement séduit par le défi qu'il imposait. Le défi de faire fonctionner l'outil anthropologique avec la vision spontanée et intuitive des étudiants de cette école. Affirmer ce qui allait advenir était à ce stade de notre collaboration impossible. Mais il était certain que le simple fait d'expérimenter de nouveaux outils de réflexions provoquerait la réalisation de pièces inédites. Il y avait tout de même des principes sur lesquels je ne voulais pas revenir, qu'il me serait impossible de refonder, une sorte d'entente tacite, d'axiome dans le processus créatif. De son application,

de cette acceptation dépendait la réussite de notre confrontation. Citant la phrase de Georges Pompidou lisible, en cette fin d'année 2011, sur la façade de Beaubourg : « L'art doit discuter, doit contester, doit protester », je posais mon lien d'anthropologue avec le monde de la création artistique. La matière fournie par l'observation ethnographique d'un espace social, proche ou lointain, peut être une source nécessaire pour une révélation artistique, mais se doit d'être une révélation engagée. D'autant plus lorsque le résultat final, l'ultime restitution est une réalisation publique, proposée au quotidien de la ville et de ses habitants. *Le questionnement anthropologique doit émerger des groupes sociaux eux-mêmes, dans une confrontation à chaque fois renouvelée.* Sur chacun des terrains auxquels l'anthropologue est confronté, il se doit de développer des formes d'enquête dans lesquelles il est passeur de culture conscient de l'impact que provoquera la diffusion de ses travaux. C'est ce degré de conscience qu'un artiste doit atteindre en donnant du sens à la discussion, à la contestation, à la protestation.



## CONTEXTUALISATION

Idéalement, l'exposition à la méthodologie d'enquête ethnographique, la compréhension des possibles traitements des données devraient précéder la réalisation d'une œuvre livrée à l'espace public, qu'elle quelle soit. Même si elle concrétise une intuition, permet la poursuite d'un recyclage graphique, ou reprend une formalisation exploratoire. Pourquoi? Parce que la forme découle en partie du contexte et c'est bien l'exploration de ce lien contexte-objet qu'il s'agira de penser. Réapprendre à contextualiser, dans un rapport de création et de compréhension.

Aider à dire et à produire ce que chacun a à dire et à produire, à partir de ses intuitions, certes mais fabriquer des formes et des images contextualisées, à partir d'observations liées à leur futur espace de présentation. Donner à voir en redonnant du sens. Espace vivifiant, pour les intervenants, pour les créatifs mais surtout pour ceux qui seront, dans leur quotidien, confrontés à cette production. Méthodologie qui se réinvente dans une collaboration ponctuelle ou l'esprit de chacun, son savoir-faire devient matière. Pour enfin montrer à voir ce qui semble déjà là!

## DU TERRAIN À L'ÉVIDENCE DU LIEU

L'art contemporain pousse à la confiance, mais pousse-t-il à la contextualisation ?

J'ai compris avec cette première année d'intervention au Havre, avec ces étudiants des beaux-arts, qu'il leur était difficile de penser la ville, de s'inscrire dans une ville comme le Havre. Car elle n'est pas vécue comme un centre, mais comme une périphérie. Qu'il y a une forme de culpabilité, une forme d'évitement, de renoncement à s'impliquer dans cette ville et qu'ainsi, il était plus aisé de parler de soi ou de tenter d'atteindre l'universel par des créations qui finalement pouvaient prendre place dans n'importe quel espace urbain, dans n'importe quelle ville du monde. Comment s'adresser au gens d'un quartier, d'une rue, d'un immeuble ? Qu'une œuvre soit comprise par eux d'emblée. Comme si elle avait toujours été là. Comme si elle avait été créée par eux, pensée par eux, vécue par eux.

C'est ce que l'anthropologie peut permettre par son approche, par son regard décentré. Décaler légèrement son regard pour être conscient de sa position, de son être culturel de son soi culturel.

Afin d'interroger le passage d'une vision agéographique à l'hyperspatialisation de l'œuvre, de dépasser la surprise, l'usure du quotidien en inscrivant ou non sa création dans la durée.

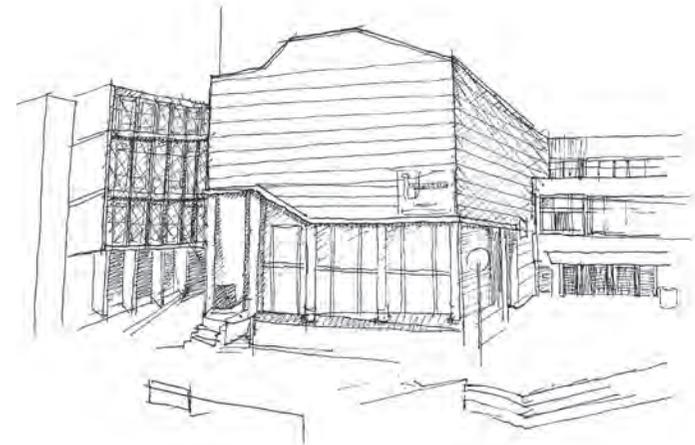
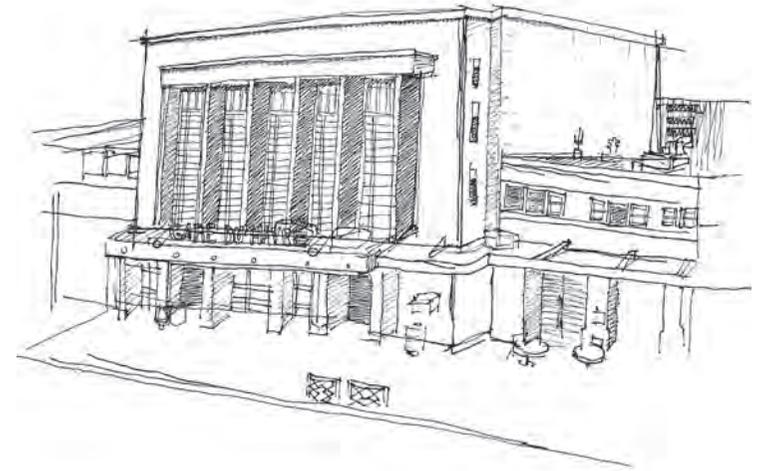
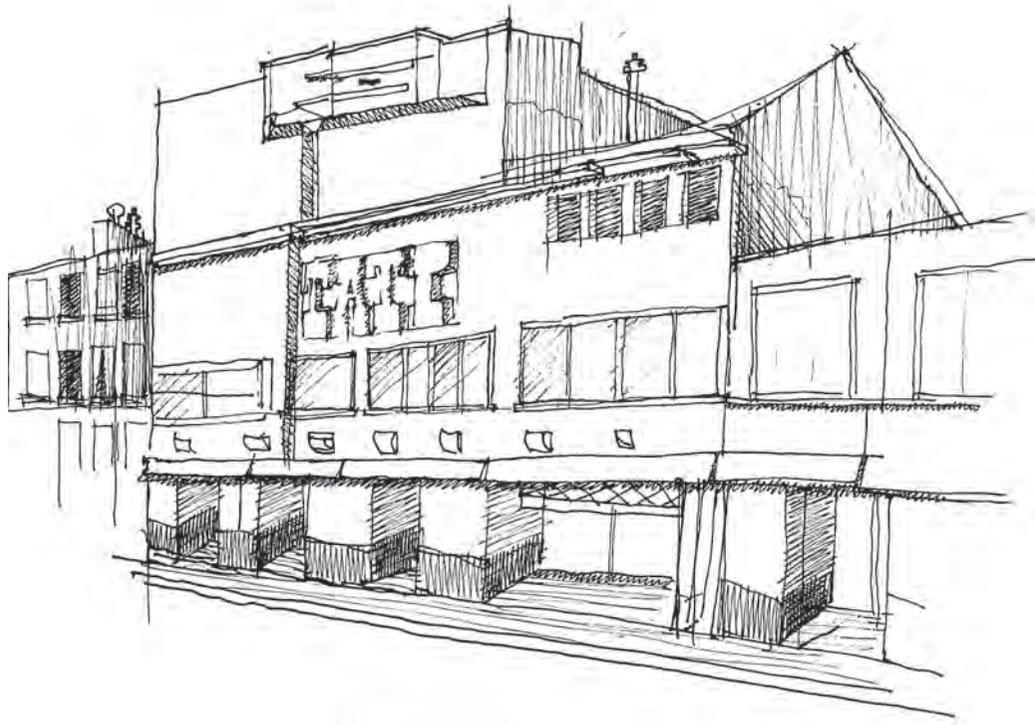


## RÉALISATION

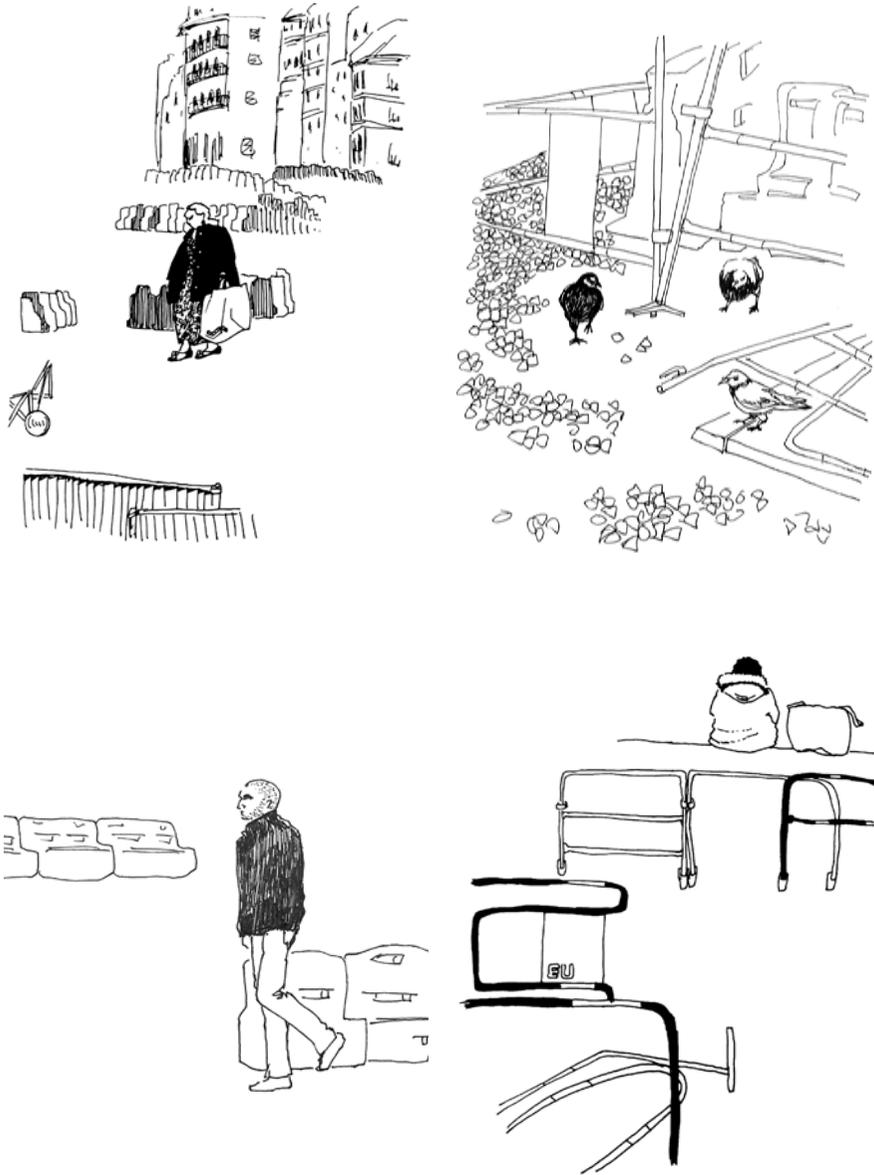
Les propositions graphiques d'Assia Boudina sont emblématiques par les dimensions culturelles qu'elles proposent. À partir d'une interrogation sur la provenance de la grammaire ornementale des frères Perret, elle comprend que ces motifs sont empruntés au Maghreb. Reprenant sa méthode de démultiplication des formes, à partir des motifs de base des Perret, elle propose des formes graphiques, qui se sont métissées dans un aller retour esthétique entre le Havre et son espace culturel d'origine. Mise en lumière subtile et forte par sa dimension esthétique certes, mais aussi historique et politique. Le centre ville fierté architecturale des havrais porte en lui les formes issues des cultures de nombreux migrants, qui après avoir participé à l'effort de reconstruction s'y sont inscrits en tant que citoyens. Si les motifs élémentaires de la grammaire des frères Perret orneront le tramway, la proposition d'Assia va plus loin car elle révèle une histoire forte de la ville, qui confronté historiquement au monde a été un épicode, du XVIIIème au XXème siècles, lors de la construction de notre regard sur le globe.



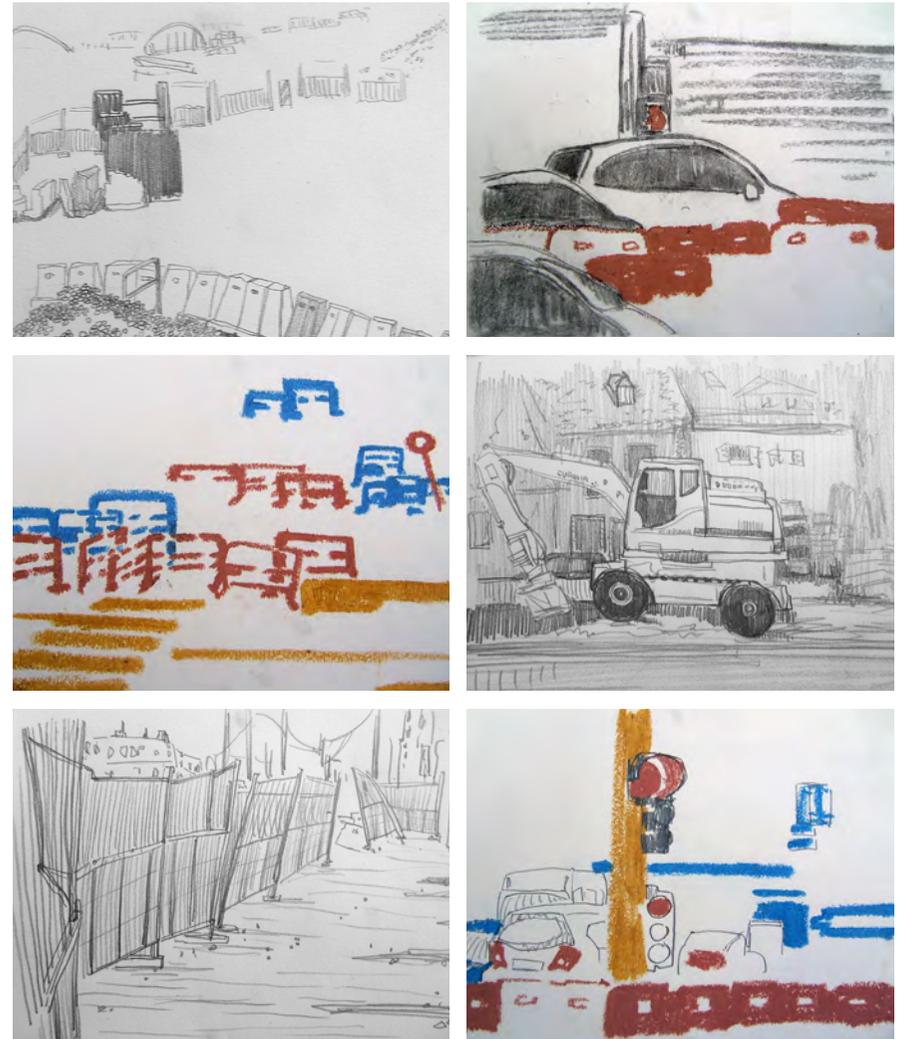
Éric Minnaert 12/10/12

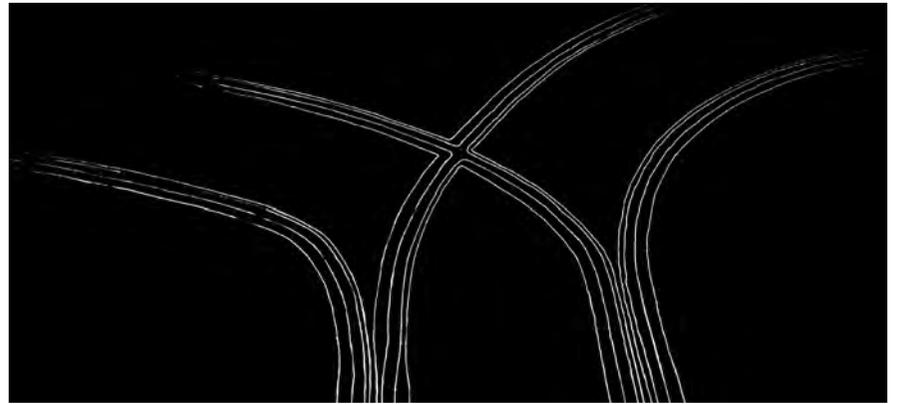
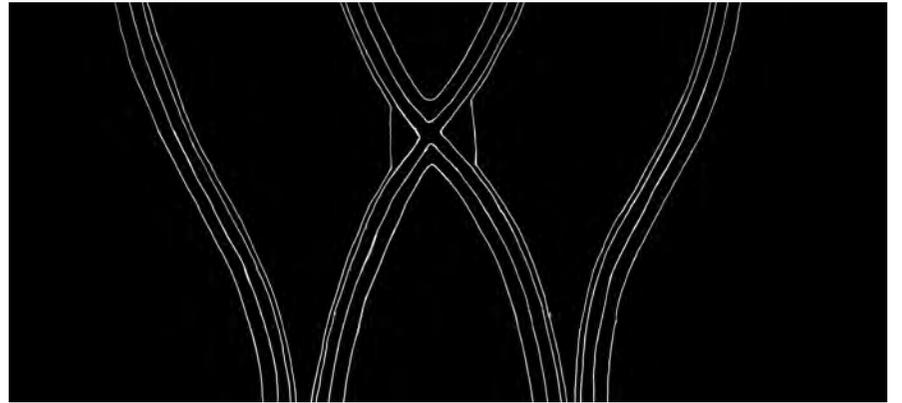
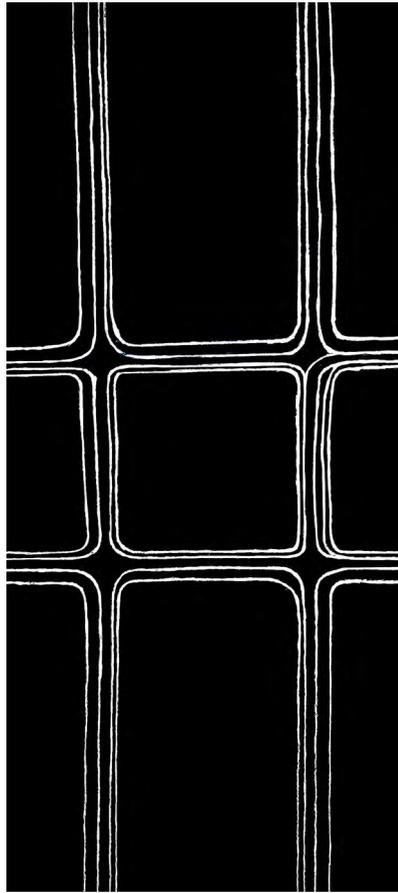
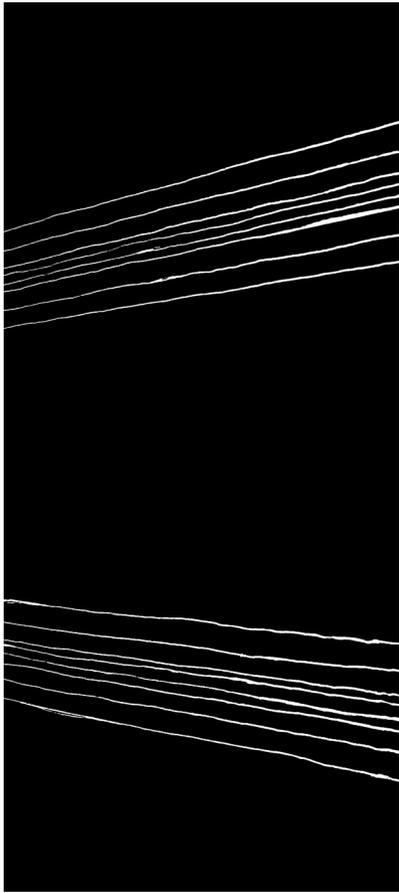


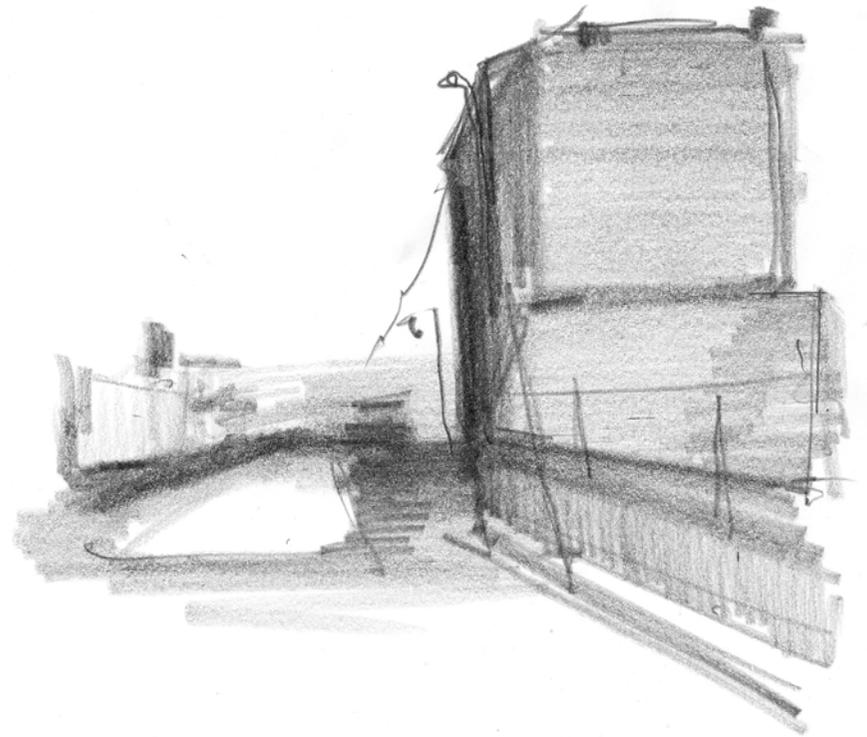
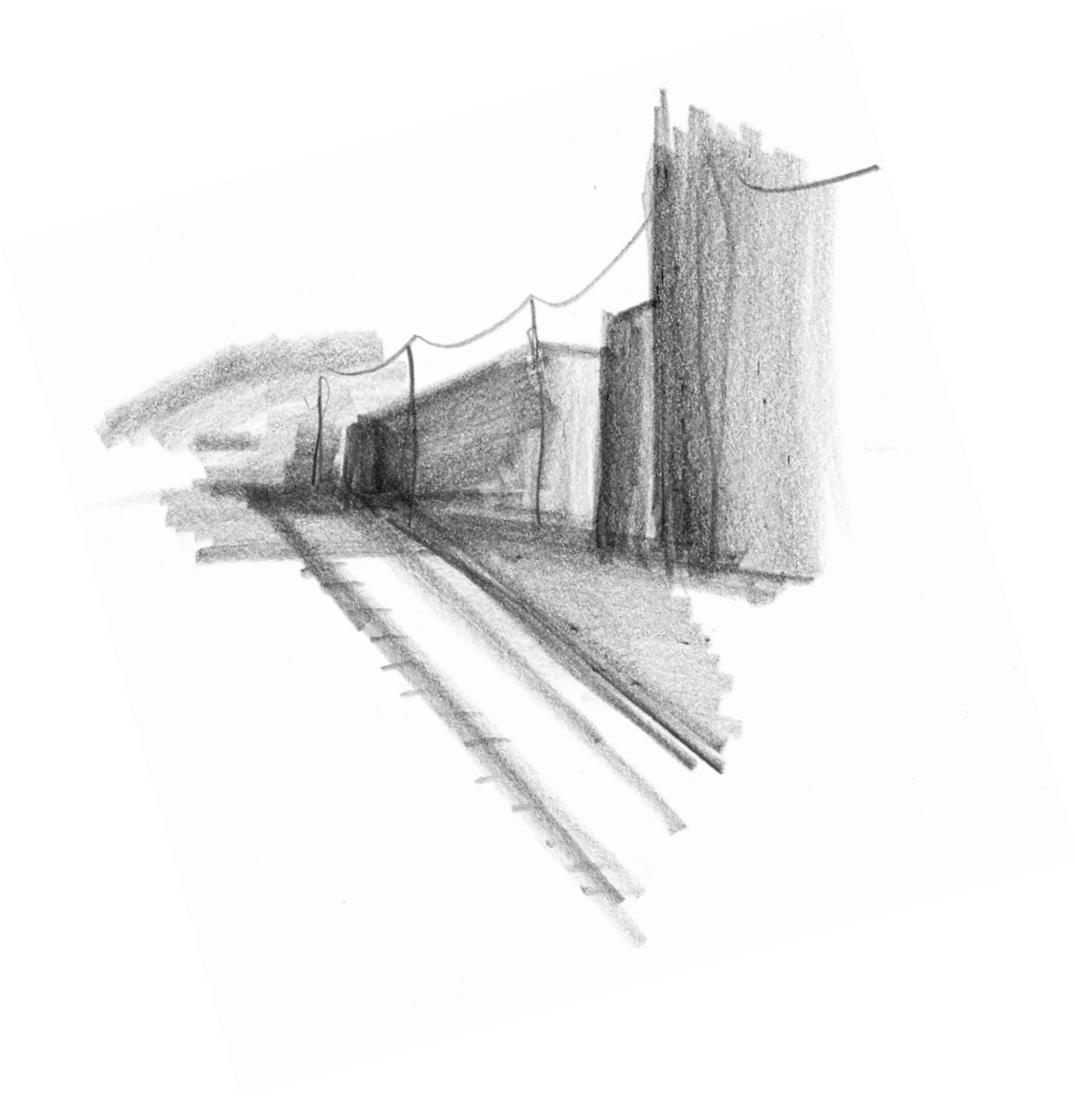




XUE SHIYAO

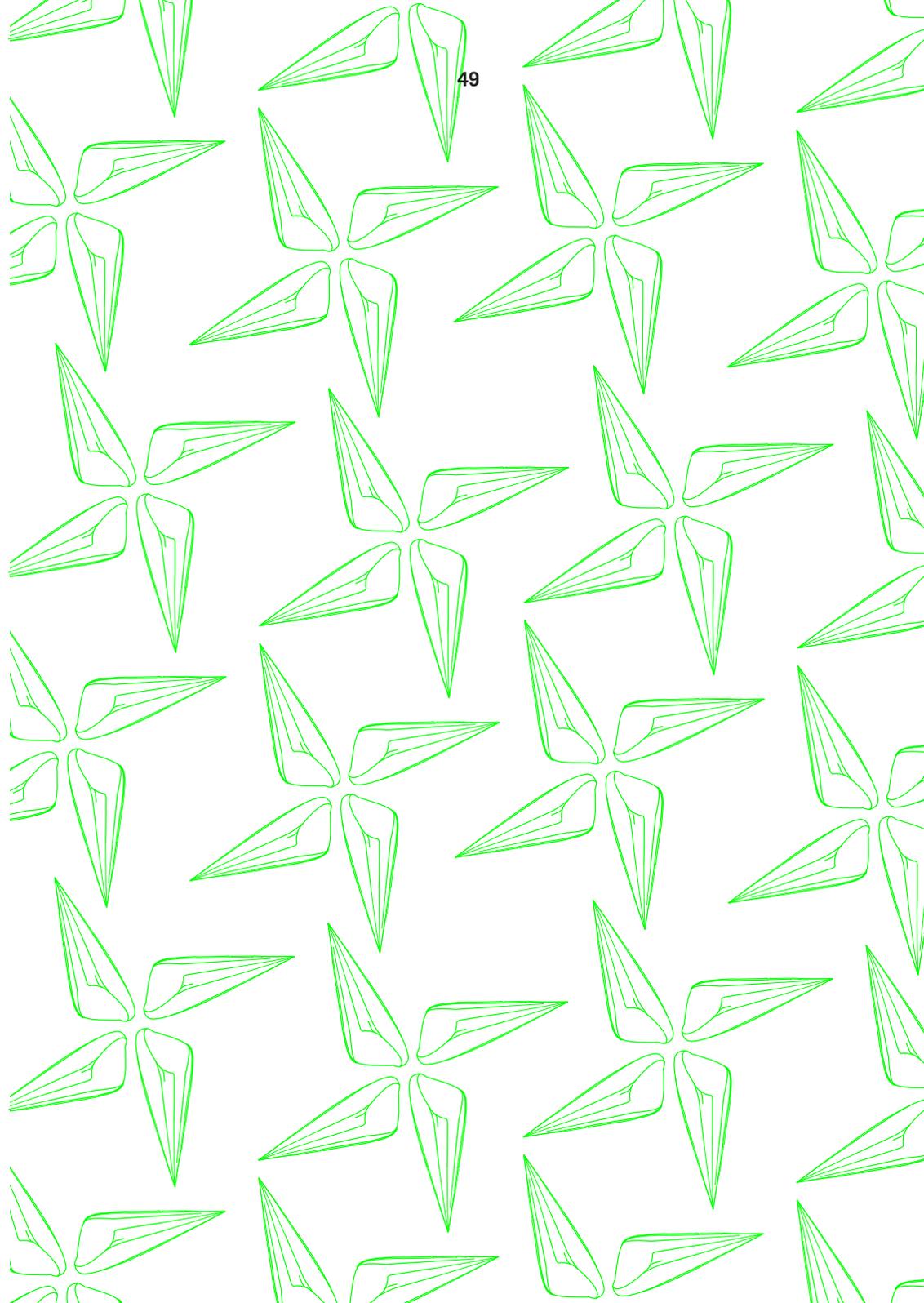


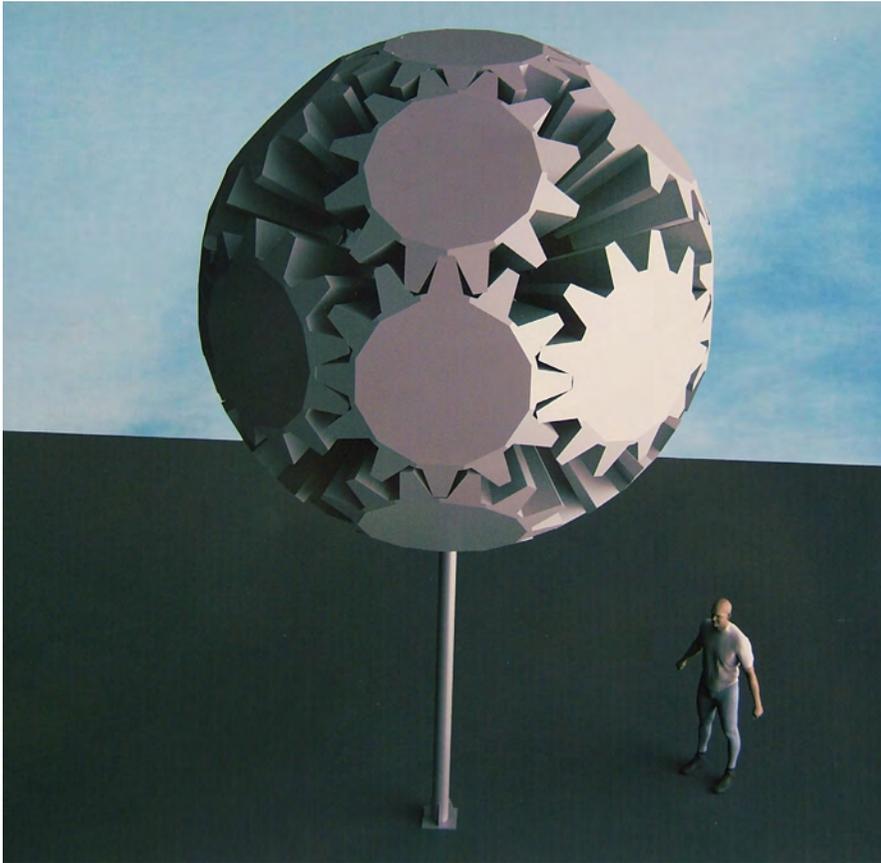




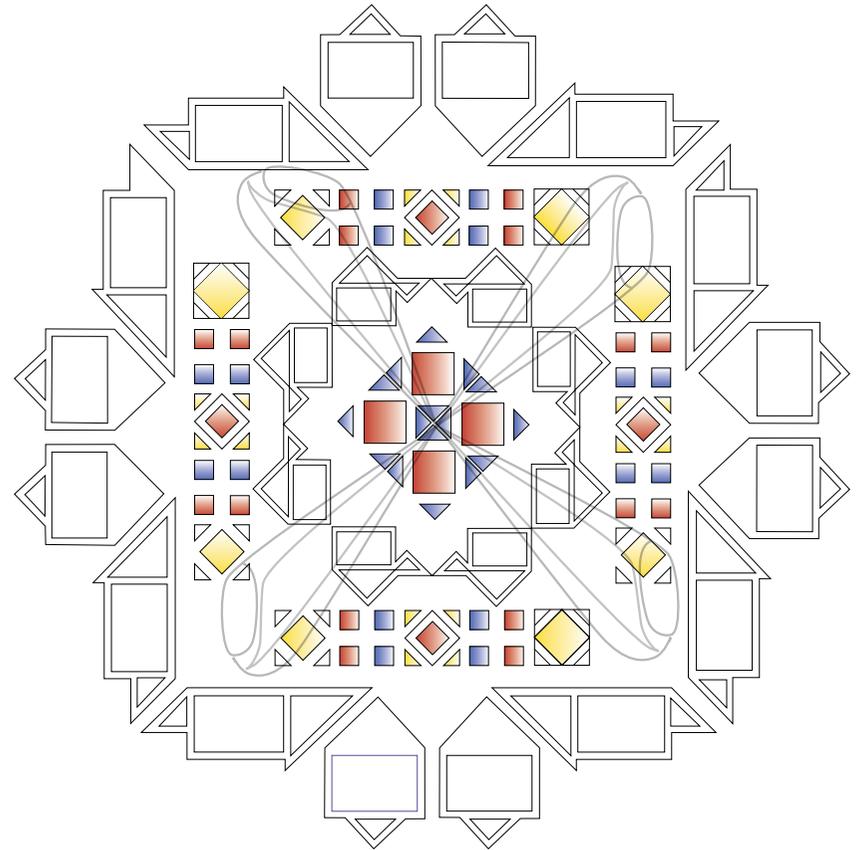


LUCILLE BEAL

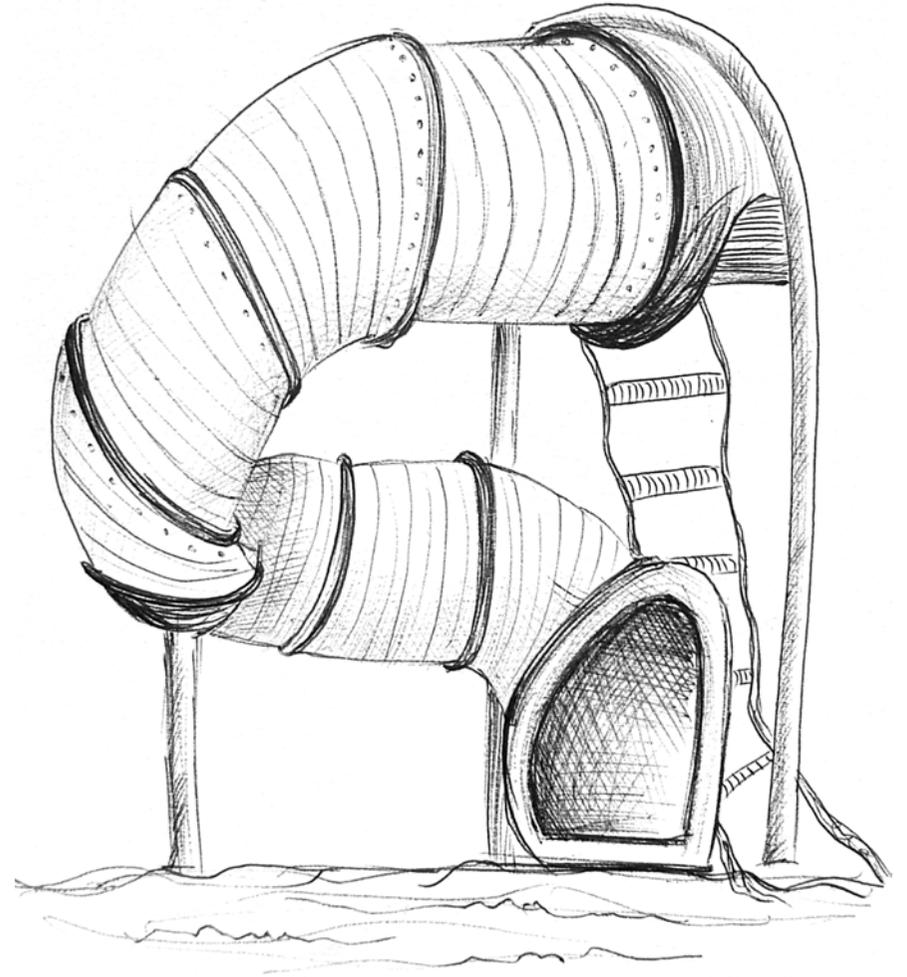
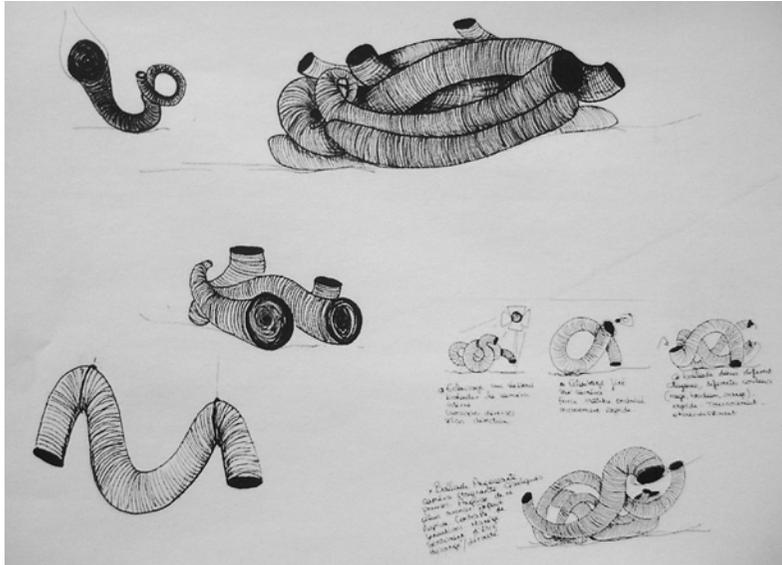
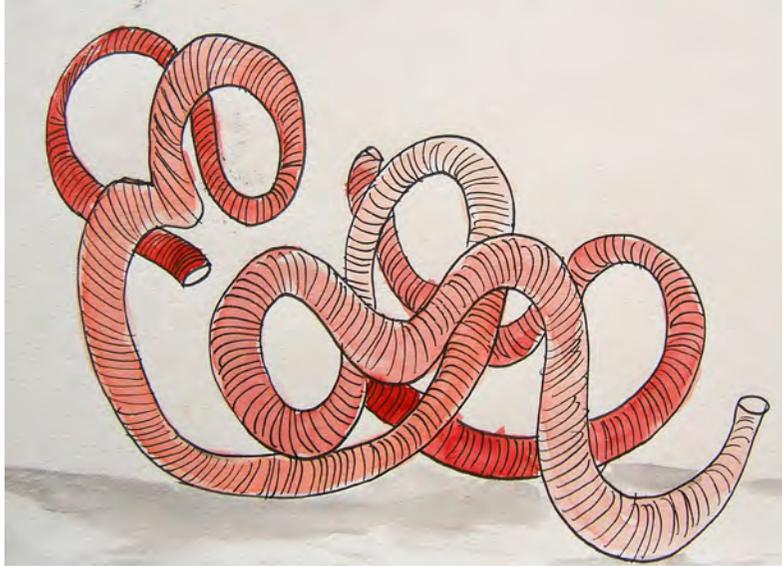




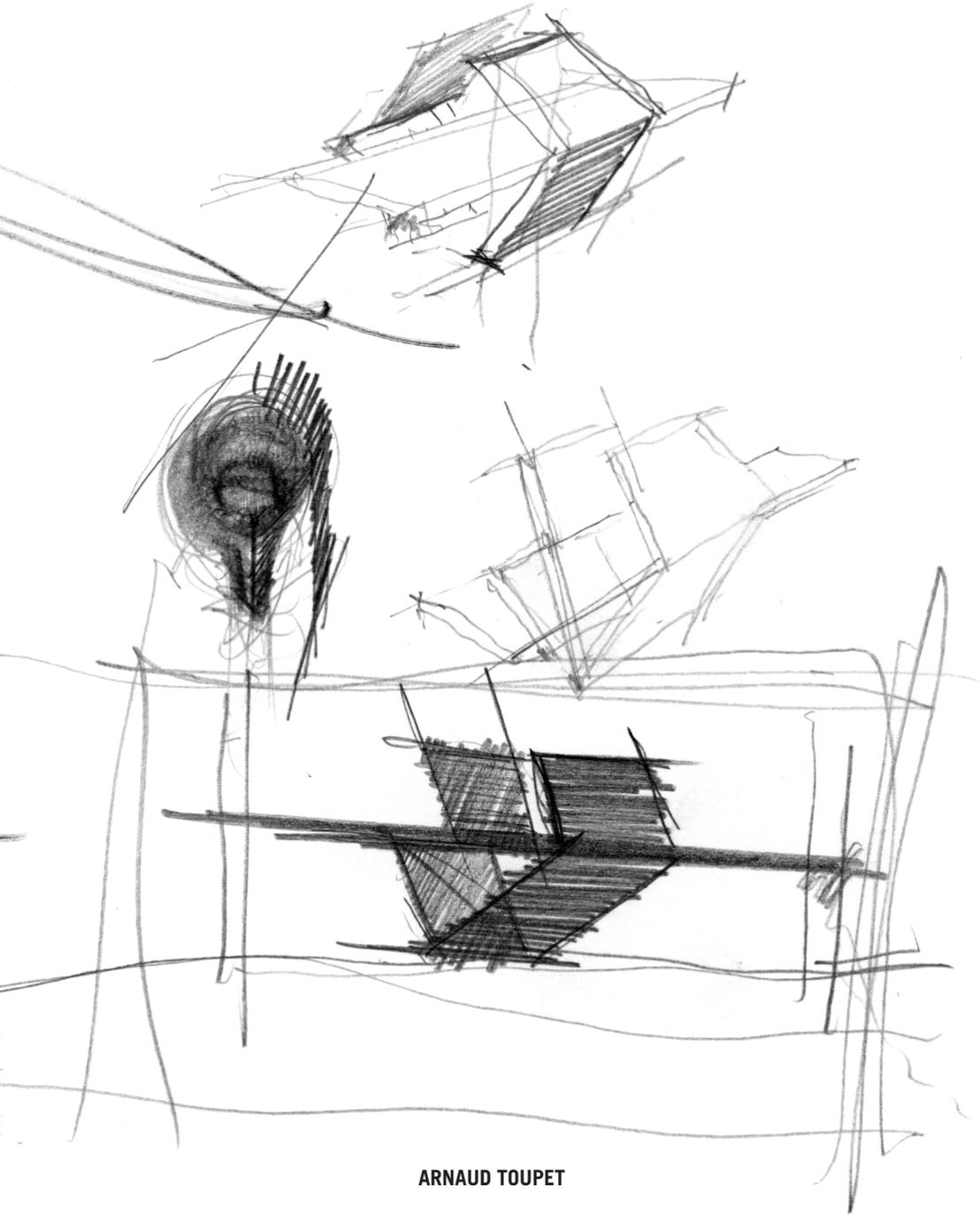
TITOUAN SAINT-MARTIN



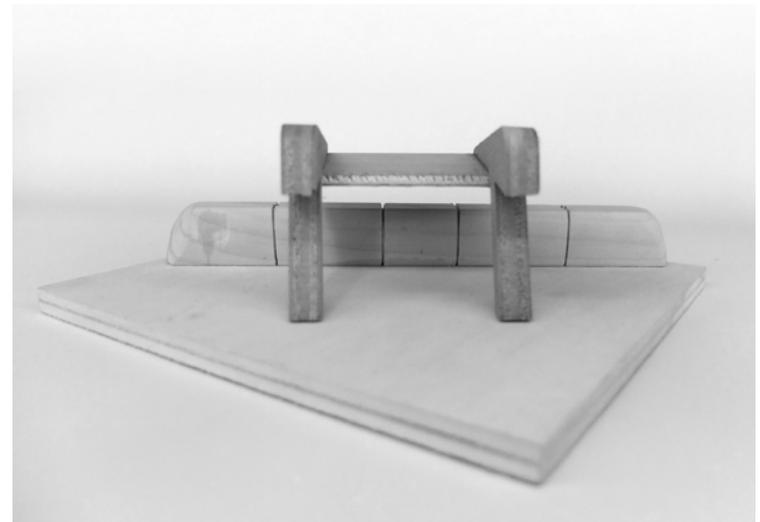
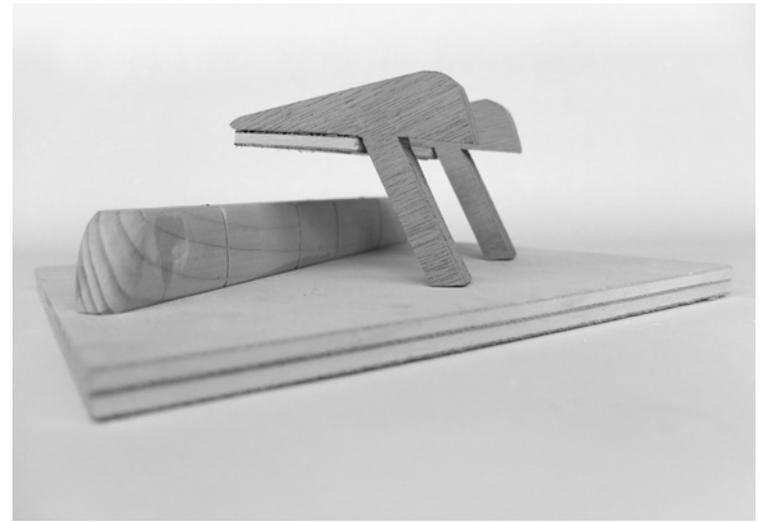
ASSIA BOUDINA





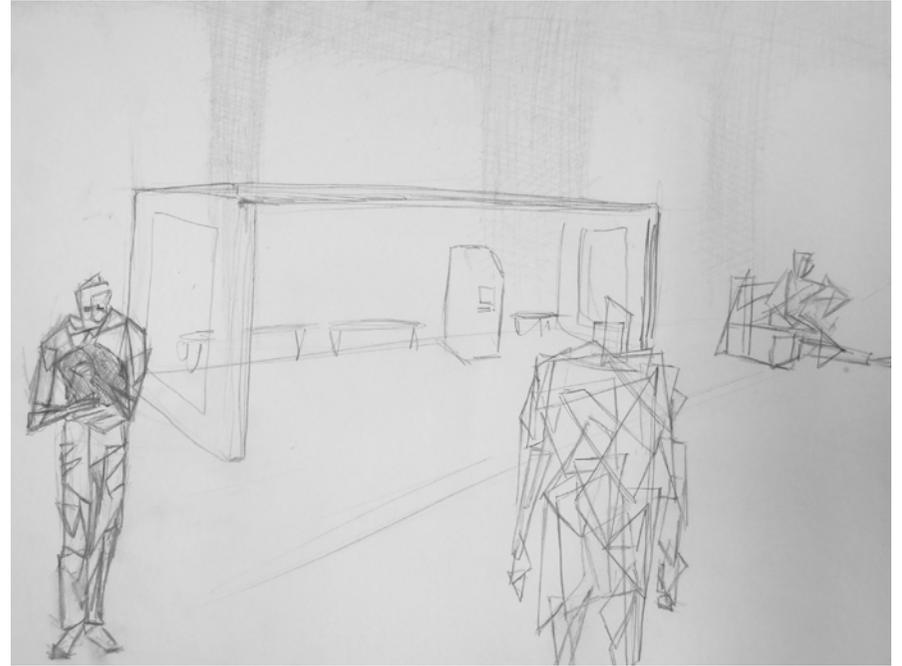
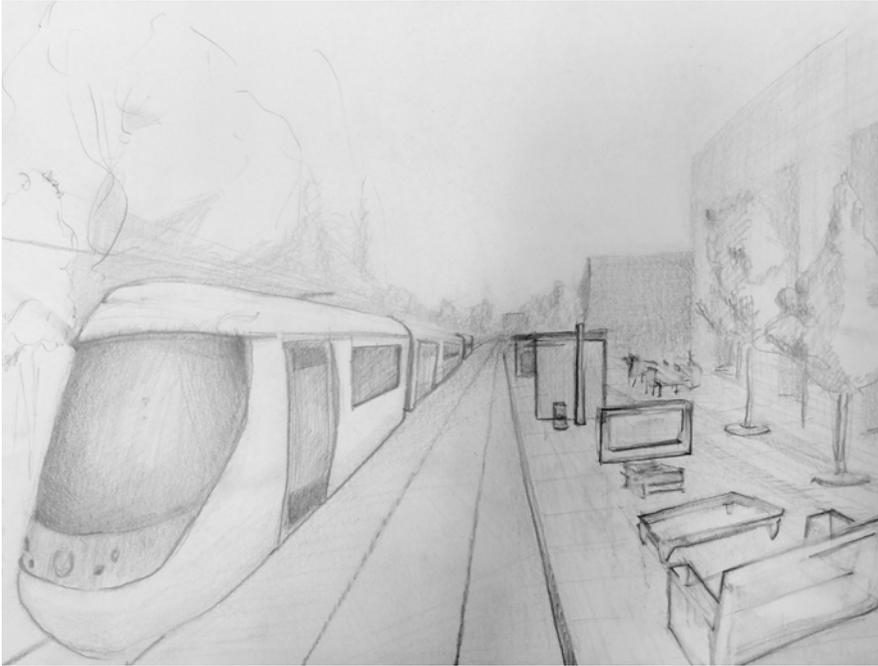


ARNAUD TOUPET



MIKAËL LESUEUR







## REMERCIEMENTS

Cet ouvrage a été conçu à l'occasion de l'exposition « Autour du tramway » dans les locaux du Conservatoire du Havre du 10 au 15 décembre. Cette manifestation a été intégrée à la programmation de la période inaugurale du tramway du 12. 12. 2012.

Nous tenons à remercier particulièrement :

- Mr Édouard Philippe ; Député Maire du Havre, Président de la Codah.
- Mme Caroline Leblond ; responsable communication et stratégie SYSTRA.
- Mme Sylvie Masneuf ; manager de projet au Conservatoire du Havre.
- Mr Stéphane Trois Carrés ; professeur de vidéo, ESADHaR.

Cette édition a été réalisée grâce au soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Haute Normandie-Ministère de la culture et de la communication et la SYSTRA.

Crédits photographiques :  
Jean-Charles Pigeau et les étudiants.  
Graphisme : OIE.



LES ATELIERS DE L'ESADHaR  
ISBN : 979-10-90287-08-2  
ISSN : 2256-6279